Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

Méprise A Manhattan

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Méprise à Manhattan

CHAPITRE PREMIER

Le quartier général de feu Augie Marinello de Long Island était un camp armé. La forteresse était entourée d'un mur d'une épaisseur imposante qui atteignait presque deux mètres et dont le sommet était équipé d'un réseau d'alarme électronique. Tout ce qui se cachait à l'intérieur de cette enceinte bénéficiait d'une protection parfaite. Le portail, muni de solides serrures électriques, se trouvait dans un renfoncement de dix mètres, commandé de chaque côté par des bâtisses en brique dont les baies aux vitres pare-balles permettaient un contrôle total de la petite voie qui menait à l'entrée. Au-delà des maisons de garde, un couloir grillagé abritait des dobermans dressés à tuer. A moins d'y être invité, il était impossible de pénétrer dans la propriété en passant par le portail.

Bolan ne pouvait que deviner tous les autres pièges qui se trouvaient à l'intérieur…

Augie Marinello avait été un empereur fou d'un pays fou. Un monde sauvage, peuplé de sauvages au bord de la paranoïa, dont les chefs étaient encore plus déments. Tout cela ne les empêchaient pas de s'entre-dévorer. Et Marinello avait été dévoré par les siens. Lui, le roi des rois.

Curieusement, les forteresses comme celle de Long Island n'étaient pas destinées à éloigner des représentants des forces de l'ordre. Bien au contraire, si un agent fédéral se présentait devant le portail, on lui faisait visiter le parc, puis la maison, on lui offrait un verre en le couvrant de mille compliments, puis on le raccompagnait. Le fédéral se retrouvait dehors, n'ayant rien vu, rien appris.

Les policiers, les fédéraux et autres officiels ne gênaient pas les hommes comme Augie Marinello. Ce qui les inquiétait, c'était justement des fauves de la même trempe qu'eux.

Donc, le roi était mort.

David Eritrea se prenait déjà pour le prince héritier. Lui qui n'était même pas un *capo,* espérait remplacer Augie Marinello, dont il avait été le *consigliere,* et devenir *capo di tutti capi !* Durant toutes les années qu'il avait passées au service d'Augie, Eritrea avait nourri un rêve insensé. A présent le rêve paraissait moins fou, presque

réalisable essentiellement grâce à Mack Bolan qui était le seul véritable ennemi de tous les mafiosi.

C'était, ironie du sort, Bolan qui lui avait donné sa chance; il lui fallait maintenant en profiter. Ce ne serait pas une tâche facile. Le roi était mort, mais l'empire se portait bien et la forteresse était défendue. Finalement tout allait mieux depuis la mort du vieux *capo*. L'interminable agonie d'Augie avait plongé ses troupes dans une espèce de torpeur. Les hommes avaient adopté une attitude prudente : « on verra plus tard… » Ils n'étaient plus sûrs de rien.

Tout allait changer.

Bolan avait l'intention de leur donner l'occasion de le constater. Le roi était mort. Bolan voulait que l'empire périsse aussi, mais pour y arriver, il devait empêcher une passation de pouvoirs en douceur.

L'Exécuteur sourit, puis fronça les sourcils. Il devait leur casser la baraque. De l'intérieur…

Le soleil se levait. Digger Pinella venait de passer la plus longue nuit de son existence. Il s'étira lentement, contempla Tommy Zip qui se trouvait dans l'autre maison de garde, installé sur une chaise, derrière la vitre pare-balles, et lui fit une grimace. Tommy Zip brancha l'interphone !

— Encore une nuit de foutue.

Digger éteignit les lumières qui éclairaient le portail la nuit.

— Te plains pas, fit-il. Où serais-tu si on n'avait pas tout ça ?

— Au lit avec une femme, rétorqua l'autre sans hésiter, entre des draps blancs.

Puis il se raidit en voyant arriver une voiture.

— Tiens, tiens.

C'était une voiture de sport rouge vif, longue et basse, puant l'argent et le luxe. L'homme qui tenait le volant allait de pair avec la voiture. Grand, macho, nonchalant. Il portait un complet blanc qui n'avait sûrement pas été acheté dans un supermarché. Il leur balança un sourire éclatant, mais ses yeux étaient invisibles derrière les lunettes de soleil.

— Bonjour, monsieur, dit poliment Digger.

— Bonjour, les gars !

La voix forte fit vibrer le haut-parleur. L'homme tendit une carte en plastique près de la vitre devant les yeux de Digger.

— Trouve-moi Billy Gino et dis-lui de se ramener en vitesse.

Il n'y avait pas à se méprendre.

Digger lui sourit, jeta un coup d'œil rassurant vers Tommy Zip, prit le téléphone et fit appeler Billy Gino.

— Vous voulez entrer, monsieur ? demanda-t-il.

— Tu vas donc me laisser passer ? fit l'autre en souriant.

Curieuse question. Le pape claquerait-il la porte de Saint-Pierre au nez du Christ ? Digger rit nerveusement et actionna la serrure électrique du portail.

— Mr. Gino descend, monsieur. Il vous retrouvera dans l'allée.

L'homme lui répondit par un sourire, fit un clin d'œil à Tommy Zip, puis avança lentement.

Digger referma le portail et s'adressa à son collègue par l'interphone :

— Putain, fit-il à voix basse.

— Qui c'est ? demanda Tommy Zip.

— Vaut mieux que tu ne le saches pas, murmura Digger en examinant son reflet dans la vitre.

Il n'avait pas l'air trop défait après sa nuit sans sommeil.

— Sérieusement, insista Tommy Zip.

— L'as de pique qu'il m'a montré ne venait pas d'un jeu de cartes, annonça Digger.

— Qu'est-ce qu'il veut à Gino ? Qu'est-ce qu'il vient faire à cette heure-ci ? Qu'est-ce qu'on…

— Va retrouver ton lit et ta bonne femme, l'interrompit Digger.

Mais il n'était pas rassuré non plus. Il se passait quelque chose. Un tueur de la *Commissione* ne se pointait pas à l'aube sans qu'il y ait un motif sérieux. Il se passait quelque chose.

Billy Gino s'arrêta près de la porte d'entrée pour s'adresser au capitaine de la garde :

— Les hommes à leur poste. On a de la visite. Un type important. Fais réveiller Mr. Eritrea. Dis-lui que je crois que c'est Oméga.

Le capitaine de la garde acquiesça sèchement puis s'éloigna d'un pas rapide. Billy Gino sortit sur le porche et lança à la ronde :

— Ouvrez l'œil !

Puis il descendit les marches en courant. Les deux hommes qui se trouvaient sur le porche quittèrent leur fauteuil en osier. L'un d'eux

demanda :

— Que se passe-t-il, monsieur ?

— Des choses, gronda Billy Gino.

Le surveillant-chef le retrouva dans l'allée. Il avait un chien en laisse et la mine contrariée.

— Quelqu'un vient d'entrer, dit-il. On attendait quelqu'un, Billy ?

— On attend qu'il se passe quelque chose, annonça Billy Gino. Secoue un peu tes hommes, hein ?

— Qui est-ce, Billy ?

— Un as. Oméga, sans doute.

— C'est lui qui…

Billy Gino acquiesça.

— C'est lui. Arrangeons-nous pour qu'il s'en aille avec une bonne impression. On avait l'air glorieux la dernière fois qu'il nous a vus.

Le surveillant brancha son talkie-walkie, et Billy Gino descendit pour accueillir le visiteur. Question de protocole. Il ne serait pas convenable d'exposer un homme aussi prestigieux à chaque poste de contrôle et de fouille installé entre le portail et la maison. Cela manquait de classe. Puis il fallait avoir l'air de tenir les choses en main.

Il allait y avoir du changement – néfaste pour certains – Billy Gino en était certain. Augie Marinello avait été longuement souffrant, mais il avait été là. Sa disparition avait créé un vide qui ne se comblerait pas sans violence. Il n'avait pas laissé un « Etat » aux rouages démocratiques bien éprouvés. Augie, lui, avait arraché le pouvoir aux autres. S'il était resté le chef, c'est que personne n'osait lui prendre sa place de son vivant. Il avait été le plus fort, le plus intelligent, le plus coriace de tous. Avant de trouver un autre homme digne de prendre la relève, beaucoup de sang allait couler.

Billy Gino frissonna en y pensant puis pressa le pas. Il devait accueillir l'homme qui allait jouer un grand rôle dans cette guerre de succession.

Oméga, lui, inspirait respect et admiration, sa présence physique l'intimidait.

Un drôle de type.

Peut-être encore plus intelligent et plus méchant qu'il ne le pensait…

CHAPITRE II

Bolan ne se faisait aucune illusion; il risquait gros. Il aurait préféré se trouver ailleurs, n'importe où… Mais voilà, la partie se jouerait ici, sur place, c'était presque inévitable. Bolan était donc venu accomplir sa mission.

Il le fallait.

Mais ça ne voulait pas dire qu'il en tirait plaisir.

Le responsable de la sécurité de la grande maison en pierre était un homme sérieux, un homme à craindre. Bolan le connaissait vaguement, lui ayant parlé la veille à Pittsfield en se faisant passer pour un As de la *Commissione*. Le subterfuge marcherait-il encore ? Peut-être, peut-être pas. Il y avait tant d'impondérables.

L'homme en question – Billy Gino – s'approcha prudemment de la voiture, le visage fermé, Bolan sortit, se cala contre la portière de la Ferrari, alluma une cigarette, examinant le visage de Gino au-dessus de la flamme du briquet.

Gino ne lui tendit pas la main. Il mit un pied sur le pare-chocs, se pencha sur le capot, en y posant ses coudes, puis il fixa Bolan. C'était bon signe.

— Salut, dit-il à l'Exécuteur.

Bolan lui sourit.

— C'est calme, fit-il.

— Presque trop calme, dit l'autre à voix basse. Surtout après ce qui vient de se passer à Pittsfield, hier soir.

Bolan tira une longue bouffée sur sa cigarette.

— Tu es trop tendu, Billy.

— Je suis comme ça depuis le retour, avoua Gino. J'imagine que vous êtes au courant pour Augie.

— Oui. C'est pour ça que je suis là.

— C'est ce que je me disais.

Il baissa les yeux, contemplant ses mains.

— Que s'est-il passé là-bas, monsieur ?

Bolan jeta sa cigarette, suivit du regard l'arc rouge que décrivit le mégot et poussa un soupir :

— Des choses, Billy, des choses…

— C’était vraiment Bolan ?

Gino leva la tête et fixa le regard froid de Bolan. Ils restèrent ainsi un moment, puis Bolan lâcha :

— C’était vraiment Bolan. Mais ce n’est pas tout.

Gino prit une cigarette pour se donner une contenance. Il l’alluma, souffla bruyamment la fumée et regarda de nouveau sa main.

— Je vois, fit-il. Nous étions plusieurs à nous poser des questions.

Bolan décida de prendre un risque.

— Tu es bien avec David Eritrea ?

Gino fit pivoter sa main dans un sens puis dans l’autre.

— Comme ci, comme ça.

Bolan laissa passer un instant puis il lui dit :

— Ne t’en approche pas davantage, Billy.

— Merci pour le renseignement, marmonna Gino.

Subitement il sourit et ajouta :

— Et merci pour le coup de main, hier. Nous savons tous ce que vous avez fait pour nous là-bas.

— J’ai sauvé votre peau, commenta Bolan en souriant à son tour.

— Sûr, fit Gino. Vous y avez fait autre chose, n’est-ce pas, monsieur ?

Bolan cessa de sourire. Gino avait été trop loin.

— Je te donne volontiers quelques conseils, Billy, mais ne me pose pas de questions.

Gino rougit, gêné :

— Excusez-moi. On ne sait plus sur quel pied danser en ce moment.

— D’autant plus que les choses vont empirer avant de s’améliorer, Billy, dit Bolan d’une voix plus aimable. Mais rappelle-toi que les choses vont s’améliorer. Est-ce que je peux compter sur toi ? *Amici ?*

— Qu’est-ce que je vous ai dit à Pittsfield ? demanda Gino qui rougissait encore un peu.

— Tu m’as dit que je n’avais qu’à te faire signe, Billy.

— Rien n’est changé, monsieur. Un homme doit suivre son étoile, malgré le vent et la tempête. Je ne saurais pas quoi faire d’autre…

Bolan tendit le bras, posa la main sur l’épaule de Gino.

— Ça pourrait bien être une étoile filante, Billy. Ouvre l'œil. D'accord ?

Gino se remit à rougir, visiblement flatté par l'attitude amicale d'un As de la *Commissione*.

— Je ne fais que ça, monsieur, promit-il.

Pourtant il ne voulait pas abandonner.

— Que faisait Augie à Pittsfield, monsieur ? Je ne veux pas paraître curieux, mais il faut que je le sache.

Bolan ne le fit pas attendre et répondit d'une voix calme et monotone :

— Il fuyait. Ouvre les yeux, Billy, et continue à te poser des questions.

— Vous pouvez compter là-dessus, cracha Gino d'une voix sauvage.

Il regarda autour de lui, bouillant de colère, une colère qu'il fallait à tout prix contenir. Il tira rageusement une bouffée en disant :

— Nous sommes bien retranchés, monsieur. Nous pourrions résister à n'importe quoi.

— Je m'en aperçois.

— Ce type est dans le coin ?

Bizarrement, Gino demandait à Bolan si Bolan était dans les parages.

— Tu peux y compter.

— C'est bien ce que je fais, dit sérieusement Gino.

Il laissa tomber son mégot et l'écrasa soigneusement.

— Mr. Eritrea sait que vous êtes là. Je vais vous accompagner jusqu'à la maison puis je reviendrai ici pour vérifier nos positions. Il faut toujours surveiller ces types. Ils sont tous bien, remarquez, mais vous savez comment ça se passe.

Bolan lui fit le plus beau compliment :

— Tu es un pro, Billy. C'est une véritable forteresse.

C'était vrai. Ce n'était pas la faute de Gino s'il se trouvait nez à nez avec celui dont il redoutait la visite; peu d'hommes connaissaient le vrai visage de Mack Bolan. Rares étaient ceux qui avaient survécu à une confrontation avec l'Exécuteur. Dans leurs pires cauchemars, les mafiosi n'imaginaient qu'une ombre floue qui prenait corps seulement lorsque la mort frappait.

Billy Gino connaissait l'homme à qui il s'adressait sous le nom d'Oméga; un de ces hommes sans visage dont l'identité se cache sous une carte de jeu, l'As de Pique. Même ses supérieurs ne connaissaient pas avec précision l'identité de chaque tueur à un moment donné. Ces gars changeaient constamment de nom et de visage avec la même facilité qu'un honnête citoyen change de costume.

On ne pouvait donc pas blâmer Billy Gino de ne pas avoir reconnu l'ennemi. Heureusement car, en montant jusqu'à la maison, Bolan eut tout loisir d'examiner les fortifications et se félicita d'avoir pénétré la place forte en douceur. Il serait difficile de faire sauter cette forteresse.

Et pourtant il fallait qu'elle saute. Le plus tôt serait le mieux.

Eritrea se tenait près de la porte du fumoir. Il attendait avec impatience l'arrivée de son hôte important qui tardait trop à son goût. Mais que faisait-il, bon sang ? Passer les troupes en revue ? Examiner les défenses ? Putain ! Eritrea aurait eu le temps de monter trois fois…

Subitement le visiteur fut là. La porte s'ouvrit et l'homme avança d'un pas léger, comme un félin – il était tout en muscles et il émanait de lui une étrange puissance contenue. En d'autres circonstances Eritrea l'aurait détesté sans hésiter. Il lui donnait l'impression d'être moins viril, moins sûr de lui moins autoritaire et presque maladroit; pourtant Eritrea savait qu'il avait lui aussi de la classe. Qu'importe, il pourrait avoir besoin de ce type pour prendre l'empire Marinello. Oméga était une carte précieuse, qu'il fallait jouer avec habileté.

Une fois en place, les choses seraient différentes. Plus jamais les types comme Oméga ne jouiraient du pouvoir qu'ils détenaient à présent; c'était trop risqué. Ils étaient tous autonomes, complètement libres d'agir selon leur bon vouloir. David Eritrea n'avait jamais aimé ce système et il avait l'intention de le supprimer dès qu'il serait sur le trône du défunt Marinello.

Mais pour le moment…

Il sortit dans le hall, la main tendue, un sourire aux lèvres.

— Oméga ! Je suis heureux de te voir. Je me faisais du mauvais sang à ton sujet. C'est effrayant ce qui est arrivé hier. J'avais peur que tu te sois fait… enfin, tu sais ce que je veux dire. C'était affreux.

Bolan lui serra chaleureusement la main, lui sourit avec complicité.

— On s'en est sortis, c'est déjà bien, dit-il doucement.

Eritrea le fit entrer dans le fumoir, le fit asseoir près d'une petite table sur laquelle il y avait du jus d'orange, une bouteille de vodka Eristoff, des toasts et de la marmelade. Puis il ferma la porte et vint s'installer en face de Bolan.

— Augie a eu une mort affreuse. J'aurais donné n'importe quoi pour la lui éviter.

— Bien sûr, fit Bolan. Comme nous tous.

— Je ne savais pas qu'il était allé là-bas. Je suis perplexe, je… Il était sénile, tu sais. Paranoïaque. C'est naturel, vu les événements des derniers mois. Parfois j'avais même l'impression qu'il me soupçonnait.

Eritrea poussa un soupir et reprit :

— On ne peut pas surveiller quelqu'un vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais je voudrais que tu comprennes quelque chose, Oméga. Je voulais seulement le protéger. J'essayais de le maintenir en place et je voulais lui donner un moment de répit pour qu'il puisse mourir en paix. Avec dignité. Je voulais respecter les coutumes. Il faut que tu me croies.

— Je comprends, fit Bolan en regardant le jus d'orange d'un air méprisant.

— Il y a de la vodka Eristoff frappée, dit Eritrea en voyant son regard.

— Allons-y pour la vodka. Je ne suis pas venu boire, David. Je suis venu te parler.

— Eh bien, causons, acquiesça Eritrea en versant deux verres.

— Tu sais ce que tu dois faire. Mais il faut agir vite. Ça commence déjà à bouger et Augie n'est pas encore en terre. Est-ce que tu t'es occupé des funérailles ?

— Elles sont prévues pour demain après-midi. Mais qu'est-ce que ça veut dire, ça bouge déjà ?

— La course à l'échalote. Je croyais que tu contrôlais mieux les choses, David. Ça ne fait pourtant pas longtemps que…

Eritrea sentit un vent glacé lui parcourir le dos et vida la moitié de son verre d'Eristoff.

— Mais c'est que… je pensais que tu…

— Je t'ai dit que je t'aiderais, que nous t'aiderions, fit doucement Bolan. Je ne t'ai jamais dit qu'on te présenterait le trône sur un plat d'argent. Tu sais ce qu'il te reste à faire.

Eritrea frissonna. Il prit son verre de vodka pour se donner une contenance et pour masquer son incertitude.

— Je m'en occupe, affirma-t-il.

— Il faut les convoquer tous. Un grand conseil.

— Bien sûr.

— Tu peux le faire coïncider avec l'enterrement. Reporte la cérémonie au lendemain, s'il le faut. Donne-leur le temps d'arriver.

— Oui, bien sûr. C'est déjà fait. Ils seront tous là.

— Très bien. Il faut que tu emportes le morceau avant que les vieux chefs aient eu le temps de trop penser. Les hommes de cet âge… enfin tu sais de quoi je parle. Et tu sais à qui je fais allusion. C'est justement la tradition qui leur ferait plaisir, David.

L'allusion semblait transformer Eritrea en statue de glace. Il toussa nerveusement.

— Mais tu as dit…

— Ce que je t'ai dit à Pittsfield est toujours valable. Tu auras notre soutien dès que tu te seras occupé des autres. Il te faut une majorité, sinon nous ne pourrons rien faire pour toi. Il nous faut un prétexte pour agir. Il y a pourtant un petit hic, et je ne peux rien y faire. Tu devras t'en occuper toi-même.

Eritrea eut l'impression que son rêve s'évanouissait.

— Un hic ?

— Un type comme moi, dit froidement Bolan. Je ne sais même pas qui c'est. Il pourrait tout flanquer en l'air. Il faudra que tu l'atteignes très vite.

Eritrea s'en était douté. Chaque fois qu'il se mettait à frissonner il se passait quelque chose de mauvais.

— Quel type ? demanda-t-il doucement.

— Celui qui s'est échappé, annonça calmement Bolan.

Eritrea secoua la tête, incrédule.

— Je ne comprends pas.

— Augie ne se trouvait pas à Pittsfield tout seul, David.

— Eh bien.

Eritrea sirota un peu de sa vodka. Il se demanda ce qu'Oméga savait et ce qu'il ne savait pas mais soupçonnait.

— Je croyais que… que c'était Mack Bolan qui avait tué Augie. Qu'est-ce que tu insinues ?

— Je ne prétends pas autre chose, annonça froidement Bolan. C'est là le moindre de tes problèmes, David. Je veux dire qu'il y a un type, qui se trouve à Manhattan en ce moment, qui sait pourquoi Augie se trouvait à Pittsfield.

Eritrea n'en pouvait plus. Il laissa échapper un grognement :

— Je vois.

— Je ne peux pas m'approcher de ce type. Je ne sais pas qui il est. Il se faisait appeler Peter.

Oméga s'interrompit, consulta sa montre, les yeux mi-clos. Il fit une moue puis ajouta :

— Il sait, David, il sait. Tu dois le trouver. Vite.

Un gémissement montait dans la gorge d'Eritrea. Il fit de son mieux pour le transformer en un grognement viril :

— C'est un As, n'est-ce pas ?

— A mon avis, sûrement. Tu devrais en parler à Léo la Chatte. Il a un bon instinct.

Le regard de Bolan se radoucit un instant et il ajouta :

— Il nous a bien dépannés à Pittsfield, tu ne crois pas ?

Eritrea acquiesça, mais en réalité il se fichait bien de l'instinct de Léo Turrin.

— Demande à Léo de te donner un coup de main, David. Lui aussi, il sait. Tu n'as pas à t'en faire au sujet de sa loyauté envers toi. Après tout, Augie a voulu le faire descendre. Il n'a aucune raison de ne pas coopérer avec toi.

— Tu as absolument raison, fit Eritrea en souriant subitement. Tu as toujours raison, n'est-ce pas ?

— Tant que je serai en vie, répondit Bolan en souriant aussi.

Il consulta de nouveau sa montre puis se leva.

— J'ai beaucoup à faire, David, dit-il. Tu pourras me joindre via Léo Turrin. Tiens-le au courant de tout ce qui se passe. C'est mieux comme ça.

— Bien entendu, dit Eritrea en l'accompagnant jusqu'à la porte du fumoir.

— Je tiens à ne pas trop me montrer dans cette histoire. Discrétion avant tout.

— Discrétion, c'est ça. Je tiendrai Léo au courant.

Parvenus dans le hall ils se dirigèrent vers l'entrée. Bolan consulta une dernière fois sa montre, se retourna en souriant largement.

— Bonne chance, David.

Il n'y eut aucune réponse. Une vive lumière blanche éclaira violemment le fumoir qu'ils venaient de quitter. Le sol trembla sous leurs pieds et les murs se mirent à vibrer. Un effroyable grondement de tonnerre emplit la maison. La cloison derrière Eritrea se fendit, un nuage de plâtre envahit le hall. Bolan saisit Eritrea, le plaqua au sol.

— Que se passe-t-il ? glapit Eritrea.

Bolan s'allongea sur lui pour le protéger des débris qui tombaient comme de la grêle. D'autres explosions se firent entendre dans le parc.

— Un hic, David, le hic, fit Bolan d'une voix calme tandis que la maison commençait à crouler autour d'eux. J'ai bien peur que Mack Bolan nous canarde en ce moment.

Le prétendant au trône se mit à trembler. Il savait qu'Oméga avait raison une fois de plus. Bolan attaquait toujours les dirigeants de la Mafia; c'était d'ailleurs à cela qu'il espérait maintenant prendre la place suprême.

— Tue-le, Oméga ! fit-il d'une voix désespérée. Pour l'amour de Dieu, tue-le ! Tu pourras me demander tout ce que tu veux, je te donnerai la lune !

Bolan s'était relevé. Il courait à travers les débris qui jonchaient le sol du hall et franchit la porte d'entrée, l'arme à la main. Il avait l'air indestructible.

Cette dernière vision de Bolan, qu'il prenait pour Oméga, emplit Eritrea d'un sentiment de sécurité. Il n'avait plus l'impression d'être maladroit ou impuissant. Avec un homme pareil à ses côtés il pouvait réussir n'importe quoi.

C'était réconfortant.

Très réconfortant.

CHAPITRE III

Bolan avait usé d'un subterfuge pour emporter la partie; il avait fait appel aux systèmes électroniques de la caravane. La tourelle lance-fusée avait agi toute seule, ayant été programmée auparavant. Mais Bolan avait failli écoper en même temps que les autres. La première des quatre fusées avait été dirigée sur une fenêtre au coin de la maison. Par le plus grand des hasards Bolan s'était assis avec Eritrea à côté de cette fenêtre, et il en avait profité pour simuler un acte de bravoure en protégeant le corps d'Eritrea avec le sien.

Mais il n'avait pas réglé la fusillade dans le seul but de rendre crédible son personnage d'Oméga. Il avait également eu l'intention d'effrayer l'ennemi et de lui faire comprendre que ce ne serait pas une mince affaire que de reprendre en main l'empire Marinello. Il avait également pensé que le tir multiple lui donnerait l'occasion d'échapper aux mafiosi si ces derniers avaient percé sa couverture. Cela n'était pas arrivé, mais Bolan avait pour coutume de prévoir le pire.

Il n'agissait jamais sans peser le pour et le contre. Il prévoyait toujours ses actes et ses missions avec une grande rigueur; grâce à cela il avait survécu à d'innombrables missions comme celle-ci.

Bolan avait aussi voulu en savoir plus sur Peter, l'As qui avait échappé au massacre de Pittsfield. Cet homme pouvait trahir et faire tuer Léo Turrin, le meilleur ami de Mack Bolan, un agent fédéral qui depuis longtemps menait la vie d'un chef de la Mafia. L'incident de Pittsfield avait accru le prestige de Léo Turrin, mais Peter pourrait tout anéantir. Bolan devait essayer par tous les moyens de le rendre inoffensif, c'est pour cela qu'il avait lancé Eritrea sur les traces de Peter.

Bolan avait aussi voulu revoir Billy Gino; c'était chose faite, il avait semé le doute dans son esprit. A présent le chef de sécurité se méfiait d'Eritrea. A l'occasion, cela pourrait aider Bolan.

A part cela il n'avait rien fait d'inhabituel. Il avait jaugé leur état d'esprit puis il leur avait fait peur. C'était un bon commencement, une bonne entrée en matière.

Il s'aperçut aussitôt que son attaque avait porté ses fruits. Une partie du porche s'était affaissée sur la pelouse, calcinée. Un corps brûlé se trouvait au milieu des débris. Des flammes s'échappaient en crépitant de la partie est de la maison. Des hommes affolés couraient de-ci, de-là dans le parc, d'autres essayaient vainement d'éteindre le feu avec un tuyau d'arrosage. Au fond du parc les gardes abasourdis essayaient de réagir, mais les pauvres ne savaient plus où donner de la tête et se contentaient d'occuper les positions qu'on leur avait assignées en cas d'attaque. Dans le parking, une longue limousine flambait joyeusement près d'une autre qui n'était plus qu'une carcasse éventrée, après avoir reçu une fusée dans la calandre.

Un homme qui tenait un chien de garde en laisse se trouvait dans l'allée devant la maison; il ne bougeait pas, il attendait la suite avec un calme courage. Bolan éprouva immédiatement à son égard un sentiment d'admiration. Il passa près de lui pour monter dans la Ferrari et lui dit :

— Fais attention, vieux.

L'homme était soucieux, mais pas affolé.

— Qu'est-ce que c'était, monsieur ? demanda-t-il.

— Je vais aller voir, après on le saura tous les deux.

Il lança la Ferrari vers le grand portail.

Cet endroit était dévasté. Bolan y avait envoyé deux fusées; l'une en plein centre du portail, l'autre dans une des maisons de garde où se trouvait le système de sécurité électronique. Le petit passage en renfoncement était impraticable. Au cœur de la maison de garde effondrée, un homme gémissait, les camarades essayaient de le déterrer à mains nues. Derrière la maison, une partie du mur s'était affaissée.

Bolan roula sur la pelouse, il avançait en évitant les gros blocs de pierre, afin de trouver le moyen de quitter l'enceinte. Billy Gino était sur place; il lançait des ordres à tue-tête. Un groupe de ses hommes s'occupait à combler le vide, un autre effectuait les réparations du système de sécurité.

— Faites attention, monsieur Oméga ! s'écria Billy Gino. Il y a des fils à haute tension qui se baladent n'importe où. J'ai déjà perdu deux de mes hommes.

— Fais-moi dégager un passage, Billy ! lança Bolan.

— Excusez-moi, mais vous ne devriez pas sortir maintenant !

Gino trottait à côté de la voiture de Bolan qui se frayait lentement un chemin entre les gravois. Bolan lui jeta un coup d'œil sans ralentir.

— Je suis responsable de la sécurité de tous ceux qui se trouvent ici, persista Gino. Je vous somme de vous mettre à couvert pour que mes hommes reprennent la situation en main. J'ai déjà envoyé une équipe à l'extérieur, nous croyons savoir d'où est parti le tir. Je vous en prie, monsieur, couvrez-vous !

— Prends garde à toi, Billy, gronda Bolan.

Il fit avancer la Ferrari comme un bulldozer, franchit ce qui restait de muraille, monta sur le macadam et accéléra à fond, s'éloignant très vite.

Ce n'était pas encore le moment de se féliciter. Cela pouvait encore tourner au vinaigre. Billy Gino avait envoyé sur place une équipe de ses hommes. Ils s'étaient sûrement dirigés vers le petit monticule qui surplombait la propriété, le seul endroit duquel on pouvait monter une attaque. Bolan devait y retourner immédiatement pour sauver sa caravane, trop précieuse pour être abandonnée aux hommes de Gino.

Négociant les virages sur les chapeaux de roues, Bolan arriva sur place juste après l'équipe de Billy Gino qui se composait de neuf hommes munis les uns de mitraillettes, les autres de fusils automatiques. Ils avaient rangé leur grosse voiture quelque cinquante mètres en contre-bas, dans un bosquet. Ils descendaient de la voiture lorsque la Ferrari vint s'immobiliser derrière eux. Bolan reconnut le chef d'équipe qu'il avait déjà aperçu à Pittsfield; il s'agissait d'un certain Eddie Rainbow. Eddie arborait l'expression d'un homme qui vient de découvrir la poule aux œufs d'or. Ce n'était pas inattendu, vu que celui qui descendrait Mack Bolan devait toucher un million de dollars.

— C'est Oméga ! chuchota un de ses hommes. Ne tirez pas !

Il y avait un petit PM Ingram entre le siège baquet et la console du tableau de bord, sur lequel Bolan avait posé la main. Conçue pour être tenue d'une seule main, la petite arme avait une crosse qui se repliait; elle n'était guère plus importante que l'Auto-Mag. Le chargeur contenait trente-deux Parabellum. Fabriqué pour la police anti-terroriste, l'Ingram crachait 1 200 balles par minute. Bolan l'avait modifié pour économiser ses munitions et pour améliorer son tir. A présent l'Ingram tirait 700 balles par minute.

Bolan se demanda subitement s'il n'avait pas commis une erreur en effectuant cette modification. Mais c'était la seule arme dont il disposait; il faudrait bien qu'elle lui suffise.

Eddie Rainbow avançait vers la Ferrari.

Ses hommes s'étaient séparés en deux groupes, prenant position de chaque côté de la limousine.

C'était maintenant ou jamais, pendant qu'ils étaient encore groupés !

L'expression d'Eddie Rainbow était mi-figue, mi-raisin; il essayait de sourire mais n'y parvenait qu'à moitié. Oméga arrivait à un très mauvais moment : l'immense récompense pourrait lui passer sous le nez et atterrir dans la poche de l'As.

Ses regrets n'eurent pas l'occasion de durer longtemps.

L'Ingram apparut, crachant le feu. Eddie Rainbow, à deux mètres de Bolan, eut la gorge arrachée. Son visage surpris et consterné disparut lorsque son corps fut soulevé par le choc des balles.

La rafale continua, fauchant aussitôt les quatre hommes qui se trouvaient devant la voiture, les couchant les uns sur les autres.

L'autre groupe, mieux placé, était derrière la voiture, mais l'un d'eux se retourna rapidement en poussant un cri et portant les mains à sa tête. Les trois autres se plaquèrent au sol derrière la voiture afin de se protéger, et l'un des survivants crut à une monstrueuse erreur.

— Monsieur Oméga ! hurla-t-il. Nous sommes les hommes de Billy Gino ! Ne tirez pas !

Mais il n'y avait pas d'erreur, et Bolan poursuivit son tir.

Il avait quitté la Ferrari pour une meilleure position. Il visa la voiture et choisit aussitôt un point d'impact. Un point vulnérable. Il y eut une sourde explosion, une giclée de flammes, puis le réservoir explosa violemment et la voiture fut soulevée de terre. Lorsqu'elle retomba au sol elle n'était plus qu'un amas de ferraille tordue.

Le chargeur du Ingram était vide. Bolan ramassa un fusil automatique tandis qu'il faisait le tour de la voiture de l'ennemi. Les cadavres étaient en feu, mais l'un des hommes se tordait affreusement, essayant de toutes ses forces de reprendre son souffle. Bolan lui tira une charge de chevrotines dans la tête, puis une seconde.

Après avoir vérifié qu'il n'y avait aucun autre survivant, il récupéra l'Ingram puis regagna la Ferrari qu'il rangea dans la remorque couverte accrochée derrière la caravane.

Quelques instants plus tard Bolan avait pris le volant de la caravane et roulait sur les petits chemins qui le ramenaient vers la route principale.

Une fois de plus, il s'en était tiré en semant la mort autour de lui. Cela n'avait pas été si simple car une seule erreur, un seul mauvais calcul lui aurait coûté la vie, et les tueurs qu'il avait laissés derrière lui se seraient acharnés sur son propre cadavre pour en détacher la tête et la porter en triomphe à la *Commissione*.

Bolan eut froid dans le dos. Ce n'était jamais facile de tuer, mais il n'avait pas le choix. D'autant plus qu'il devait continuer à le faire, et plus encore ! Il devait maintenant affronter la pire des villes américaines, New York City !

La mort serait au rendez-vous.

Mack Bolan aussi.

CHAPITRE IV

Léo Turrin se trouvait à Manhattan où il avait dégoté un téléphone sûr.

Il s'adressa à Mack Bolan :

— Je suis terriblement pressé, il faut faire vite. Tu m'as obtenu un poste qui ne me donne plus le temps de respirer ! Je n'ai pas cessé de travailler depuis que je suis arrivé.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Bolan.

— Pour l'instant je m'occupe du protocole, je supervise les arrangements pour loger les familles qui viennent à l'enterrement. Ils viennent de partout rendre un dernier hommage à Augie.

Bolan s'esclaffa.

— Et c'est toi qui veilles à leur sécurité !

Turrin se mit à rire à son tour.

— L'ironie du sort, que veux-tu. Je leur trouve des chambres d'hôtel et tout. En passant, je graisse la patte à quelques fonctionnaires, juste pour m'assurer qu'il n'y aura pas d'ennuis pendant les deux jours qui viennent. C'est du boulot, crois-moi. J'ai cinq assistants.

— Il faudra me donner cette liste de noms, Léo, dit Bolan.

— Tu l'auras.

— Comment se porte Angie ? Est-ce que les enfants vont bien ?

— Elle va bien, Sergent. Les petits aussi. Tu as du temps à perdre en papotages ou quoi ?

— Ce n'est pas du papotage. Est-ce que tu les as mis en sécurité ?

— Autant que possible, oui. Pourquoi ?

— Tu n'as pas entendu parler de l'attaque de Long Island ? demanda Bolan.

— Non. C'était quand ? Il se passait quelque chose lorsque je suis sorti. On chuchotait dans le grand secret. Personne ne m'a renseigné et je n'ai pas posé de questions. Que s'est-il passé ?

— Je suis allé rendre visite à David Eritrea. Sans grand dommage, juste pour m'annoncer. Mais les choses vont commencer à s'envenimer, tu devras faire attention à toi, Léo. Tu n'as rien appris au sujet de Peter ?

— Rien du tout. Mais je n'ai pas l'impression qu'il va surgir et se présenter poliment, tu sais. Toi, tu vas bien ?

— Très bien. Quel est le climat à Manhattan ?

— Il fait chaud et ça va encore chauffer. La ville entière est tendue comme la corde d'un arc. Si je me trouvais à ta place, je m'en irais à toute vitesse. Je ne m'arrêterais même pas pour regarder derrière moi.

— Ne me tente pas, Léo, fit Bolan. Je pourrais suivre tes conseils.

— Tu me parais, je ne sais pas… abattu. Ça va ou pas ?

— C'est seulement que je viens de descendre une bande de gars qui me prenaient pour l'Ange Gabriel.

— Ne te laisse pas aller, Mack, fit Turrin. Remercie plutôt le Ciel que ce ne soit pas toi la viande froide.

— Je n'ai pas l'intention de me laisser aller, Léo, annonça Bolan. D'ailleurs, ce serait plutôt le contraire. Je vais blitzer New York.

— C'est de la folie ! Beaucoup trop risqué. Di Anglia et Pelotti ont ameuté tous les truands des alentours. Ils grouillent dans chaque coin de rue, le flingue à la main. Tu es l'homme le plus attendu du siècle.

— Il n'y a qu'eux ? demanda Bolan. Que font les autres *capi* ?

— Gustini est chargé de la sécurité à l'aéroport et Fortuna fournit les gardes du corps qui suivent nos invités. Moi, on m'a chargé du contrôle administratif. Ça te fait rire des mots pareils ? T'as tort. Ici on se parle tous comme des courtiers de Wall Street.

Turrin s'esclaffa puis reprit :

— Je ne crois pas que je vais me plaire ici, Sergent.

— En revanche, ça doit plaire à Hal.

Harold Brognola, qu'ils appelaient tous deux Hal, était le chef de Turrin et occupait le poste le plus important du Justice Department après celui du Secrétaire.

— Hal est fou de joie, déclara Turrin. Il m'a dit que c'était la plus belle chose qui lui était arrivée depuis trente ans. Bon, il faut que je te laisse. Appelle-moi à l'heure convenue. Je t'aurai obtenu tous les renseignements dont tu auras besoin. Mais ne viens pas blitzer New York, mon vieux. Ne fais pas de bruit et reste souriant. Ils ont tous les nerfs à fleur de peau.

— Justement, je vais détendre l'atmosphère un peu. Au fait, Oméga a suggéré à Eritrea que tu serais l'homme idéal pour

découvrir l'identité de Peter. Je crois qu'Eritrea a accepté cette idée.

— D'accord. Merci. Je m'en occupe.

— Encore un mot. C'est toi qui assureras la liaison entre Oméga et Eritrea. Voici le premier message : l'une des équipes de Billy Gino a été supprimée après l'attaque à Long Island. Il s'agissait d'Eddie Rainbow et compagnie. Oméga est arrivé après coup. En ce moment il suit Bolan et croit qu'il se dirige vers New York City. Fin du message.

Turrin poussa un petit sifflement.

— C'est de plus en plus tordu, s'étonna-t-il. Bien. On ne s'est pas fait repérer ?

— Pour le moment, non, dit Bolan. Fais attention à toi, Léo.

Il raccrocha, alluma une cigarette puis regagna la caravane.

Oui, Léo, pensa Bolan, ça devient de plus en plus tordu. L'ennemi était tordu, par conséquent, la guerre qu'il fallait lui livrer, aussi. Bolan, pour faire face, en devenait une espèce de monstre. Combien d'hommes avait-il tués cette semaine ? Il n'en savait rien.

Si… Pas assez…

CHAPITRE V

Billy Gino commençait à se détendre. Il avait fait réparer le système de sécurité, déblayer le portail et combler le trou dans le mur d'enceinte. Il regardait le résultat du travail de ses hommes quand il vit arriver la grosse Cadillac. Le vieil homme qui se trouvait à l'arrière de la longue limousine s'appelait Mathilda; il était sûrement le dernier homme de sa race maintenant qu'Augie Marinello n'était plus. Augie et Barney avaient fait leurs classes ensemble à l'époque de Maranzano. A ce moment-là ils étaient tous, deux de véritables terreurs, et tout Manhattan les connaissait. Mais Barney Mathilda n'avait jamais acquis la position d'un chef, d'un *capo*. Il s'était attaché à Marinello et ne l'avait plus lâché. Il lui avait servi de bras droit, assistant, éclaireur et conseiller. Mathilda s'était retiré quelques années auparavant. Confortablement installé dans le troisième âge, le prestigieux ex-truand forçait encore le respect des hommes du Milieu par son expérience de la rue, par sa compétence imbattable à fourbir les machinations. Il n'y aurait plus jamais dans la Mafia des hommes comme lui. Billy Gino en était sûr et cela le rendait un peu nostalgique.

— Comment va David ? demanda le vieillard de sa voix rauque.

— Il va bien, il tient le coup, affirma Gino.

Il s'aperçut que Barney Mathilda n'était pas seul. Une très belle jeune femme d'environ vingt-cinq ans se trouvait avec lui à l'arrière de la Cadillac. Il était extrêmement rare de voir Mathilda en compagnie d'une femme; Gino s'en étonna mais ne dit rien.

— Voici Miss Curtis, expliqua Mathilda.

Cela n'expliquait rient du tout, mais Gino s'efforça de lui sourire poliment tandis qu'il ouvrait la portière au vieil homme.

La jeune femme resta dans la voiture.

Gino et Mathilda traversèrent le parc dévasté.

— J'étais en route pour New York lorsque j'ai entendu ton appel, murmura Mathilda, comme pour s'excuser. Qui vous a attaqué ?

— David pense qu'il s'agit de Mack Bolan.

— Tiens !

Mathilda examina minutieusement les dégâts, calcula l'angle de tir. Rien ne semblait pouvoir échapper à son regard perspicace.

— Qu'est-ce que, toi, tu en penses ? demanda-t-il.

— Ça ressemble beaucoup à Pittsfield d'hier, dit Gino. L'aéroport a été attaqué de la même manière. Des fusées. Ça n'avait rien à voir avec un simple bazooka. Des fusées, des grosses; la traînée blanche, l'explosion, tout.

Il tendit la main, désigna le monticule.

— Le tir s'est fait depuis la colline. J'y ai envoyé une équipe. On les a retrouvés plus tard. Neuf gars, tous morts, assassinés.

Mathilda scruta la colline, protégeant ses yeux du soleil.

— Tu veux dire que ce mec s'est tenu là-haut et vous a canardé de loin sans s'approcher. Tu ne l'as jamais vu ?

Billy Gino secoua la tête :

— Nous n'avons rien vu, Barney.

— Etrange, commenta le vieil homme.

— Pourquoi étrange ?

— Parce qu'il n'a pas fait grand-chose, Billy. Imaginons que c'était bel et bien Bolan. Pourquoi aurait-il fait si peu de dégâts ? Il a fait sauter deux bagnoles, il a cassé une fenêtre dans le fumoir, il a un peu défoncé le mur. Pas davantage. Ce n'est pas le style de Bolan.

Gino se dandina inconfortablement d'une jambe sur l'autre. Il avait un immense respect pour Barney Mathilda qui était toujours le meilleur diagnostiqueur du métier, et Dieu sait s'il avait eu l'occasion de voir les ruines laissées par Mack Bolan. Et pourtant…

— C'était exactement comme ça à l'aéroport, Barney, insista Gino. Il a tiré sur nous puis il a disparu. On ne l'a jamais vu. Mais je suis sûr qu'il était là, hier et aujourd'hui.

— Alors il a changé de méthode, conclut Mathilda.

Billy Gino haussa les épaules.

— Admettons qu'il ait changé de méthode, Barney.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas pourquoi, Barney.

— Tu devrais peut-être y réfléchir, Billy.

— Tu es la seconde personne à me dire ça aujourd'hui, dit Gino. Que se passe-t-il, Barney ?

— Qui t'a déjà dit ça ?

— Pas ça exactement, mais que je devrais réfléchir en général. Tu le connais sûrement. Oméga.

— Qui ?

— C'est comme ça qu'il se fait appeler en ce moment. Un type de la *Commissione*.

Mathilda fixa sur Billy Gino un regard étrange.

— Il y avait un As ici ce matin ?

— Oui. Il se trouvait ici au moment de l'attaque. Il est parti derrière Bolan juste après les gars avec Eddie Rainbow.

— Ceux que tu as retrouvés en pièces détachées ?

— Les mêmes, gronda Gino. On n'a pas trouvé Oméga. Mais je ne m'inquiète pas pour lui. Il sait ce qu'il fait.

Mathilda renifla puis commença à se diriger vers sa voiture.

— Te souviens-tu de ce que je t'ai demandé la dernière fois que je suis venu, Billy ? Je t'ai demandé depuis quand tu avais vu Augie. Est-ce que tu te souviens de ta réponse ?

Gino haussa les épaules.

— Barney, honnêtement je ne me souviens pas quand j'ai vu Augie pour la dernière fois. Mais j'avais l'impression qu'il était là…

— Mais tu ne l'aurais pas juré ?

— Non, Barney.

— Est-ce que cet As t'a posé des questions à ce sujet ?

Gino y réfléchit.

— Pas que je me souvienne.

— Est-ce qu'il paraît être bien avec David, ce type ?

— Apparemment, oui. Mais en fait je n'en sais rien. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Parce qu'il y a quelque chose qui cloche, annonça Mathilda. Je me demande d'où vient le vent, c'est tout. Laisse tomber, Billy, et pardonne à un vieillard de radoter.

Mais Billy Gino savait que Barney Mathilda n'était pas homme à radoter, il était toujours l'un des hommes les plus intelligents, les plus instinctifs du Milieu.

— Est-ce qu'il y a quelque chose que je devrais savoir, Barney ?

Le vieil homme ouvrit la portière de sa voiture et poussa un soupir.

— Dis à David que je suis de son avis. C'était Bolan. J'imagine qu'il testait les défenses. Il reviendra à l'attaque. David doit s'y

attendre. Dis-le-lui de ma part.

— Bien, Barney. Mais n'y a-t-il pas quelque chose que je devrais savoir ?

— Est-ce que tu sais pourquoi on met des boucs parmi les brebis, Billy ?

— Non, je n'y avais jamais pensé.

— Penses-y. Et souviens-toi qu'il arrive un moment où l'on sépare les boucs du troupeau. Fais attention à toi, Billy.

La limousine Cadillac s'éloigna. Billy Gino resta seul avec ses pensées.

Tout cela n'avait rien de réconfortant.

CHAPITRE VI

Il y avait une unité spéciale de la police de l'Etat de New York, qu'on avait surnommé « les Incorruptibles ». Elle était dirigée par un capitaine de quarante-six ans nommé William J. Rafferty. Son premier devoir consistait à faire la liaison entre les diverses commissions qui enquêtaient sur la corruption policière. Sa position lui procurait plus de migraines que de gloire; son travail se traduisait plus par des frustrations que par des arrestations. Il était exposé aux pressions des politiciens, quand ce n'était pas franchement à leurs menaces. Rares étaient les collègues qui enviaient Rafferty, encore moins nombreux ceux qui voulaient prendre sa place. Parfois il se demandait même s'il n'était pas la plus grosse potiche de la ville de New York, un tigre en papier qu'on agitait devant les commissions d'enquête.

Mais Hal Brognola en savait plus. Il le connaissait bien. C'était lui qui avait fait attribuer ce poste à Rafferty. Brognola savait que ce dernier ne serait jamais le tigre en papier de qui que ce soit.

Pourtant, en ce moment, au téléphone, la voix de Rafferty n'avait jamais été aussi loin du rugissement du tigre. Brognola ne se souvenait pas de l'avoir entendu aussi fatiguée, aussi tendue.

— Ils ne m'ont laissé qu'une trentaine d'hommes, dit-il à Brognola. Comment veux-tu que je couvre tous ces hommes avec trente types ?

— Tu te disperses peut-être trop, suggéra Brognola. Essaye de te concentrer sur certains.

— D'accord, sur lesquels ? demanda Rafferty découragé. Mon problème est de servir trop de maîtres à la fois. Un exige des informations détaillées sur tout déplacement. Un autre réclame une fiche d'identité sur chaque truand, et pas n'importe quelle fiche, s'il te plaît, leur enfance, leurs parrainages, leurs défections, leurs goûts, leurs nanas, leur avenir ! Un troisième me harcèle sur la question de protection et de protocole pour ces bandits ! Incroyable ! Il y en a un qui propose qu'on fiche tous le camp jusqu'à la fin de la cérémonie. Des vacances, quoi ! D'ici qu'on me demande de fournir une garde d'honneur pour entourer le cercueil !

— Ce n’est pas une si mauvaise idée, tu sais.

— Attention, *toi,* tu ne vas pas t’y mettre aussi, Hal !

— Gardons le sens de l’humour, Bill. Surtout quand les choses iront plus mal.

— Plus mal ! Tu veux rire ?

— Devine qui va se joindre à la fête ?

— Ah non ! Pas lui, gronda Rafferty d’une voix désespérée. Je m’y attendais un peu. On te l’a confirmé ?

— Plus ou moins, avoua Brognola. C’est logique qu’il vienne, non ? On ne peut pas s’attendre à le voir s’éloigner, quand même.

— A sa place c’est exactement ce que je ferais, dit Rafferty.

— Pas du tout. Tu es un fonceur, comme lui. Il n’y a rien au monde qui pourrait te tenir à l’écart.

— Probablement, fit le policier.

— Est-ce que tu as eu le rapport concernant Pittsfield ?

— Oui. Il n’est donc qu’à deux heures de route de New York. Mais j’espérais qu’il ne…

— Ne te fais pas d’illusions. Pittsfield n’était que le commencement. Il va jouer le tout pour le tout. Mes sources sont sûres. Il va débarquer et les descendre en masse. Je l’ai appris…

— Attends ! lança Rafferty. Steve vient de me passer un télex de la police de Nassau County. C’est…

— Quoi ?

— C’est la confirmation officielle de ce que tu viens de me dire. On a attaqué la propriété de Marinello à Long Island ce matin.

— Qui a été tué ?

— Aucun personnage important. C’était davantage une mission de… attends, on m’apporte encore un télex… voilà. C’est sûr, Hal. Ton copain est en train de blitzer. Maintenant écoute-moi. Je n’en veux pas, de ce type. Il n’est pas mon problème.

— Tu te souviens de la poule aux œufs d’or ?

— Si jamais je le vois, je le descends, promit froidement Rafferty.

Brognola renifla, vexé.

— Il ne s’attend pas à autre chose. Ce n’est pas une légende. Nous lui avions proposé un mandat il y a quelques années. Je ne le dirais pas à n’importe qui, alors on ne va pas le raconter partout. Il…

— C’est donc vrai ! Qu’est-ce que tu vas me demander, Brognola ? De tourner le dos si je le vois ? Quelle pourriture…

Brognola l'interrompit afin d'éviter une longue tirade concernant la corruption au sein de la police.

— Ne sois pas déplaisant. Nous lui avons fait une proposition, mais il a refusé net. Il mène son combat tout seul et refuse de suivre les ordres d'un tiers. Soyons franc, Capitaine. Nous aimerions beaucoup le contrôler, mais puisque nous ne le pouvons pas, nous avons choisi de nous en servir dans la mesure du possible. Après son passage, nous débarquerons pour le ramassage… Parfois, d'ailleurs, il n'y a plus rien à ramasser… Réfléchis un peu, Bill. Je pourrais te raconter des cas où… Oh, et puis tant pis ! Mets plutôt tes beaux principes dans ta poche, avec un mouchoir par dessus et tu verras combien ton travail deviendra plus facile. Tu pourrais même dormir plusieurs nuits de suite sur tes deux oreilles, qui sait ?

— Qu'est-ce que tu essayes de me dire ? demanda Rafferty d'une voix soupçonneuse.

Brognola poussa un soupir :

— Je t'ai déjà dit ce que j'ai à te dire. Laisse tomber, oublie cette conversation. En fait, je voulais seulement te dire que tous mes agents dans la région sont à ta disposition, ils attendent tes ordres. J'ai également des agents à l'intérieur de l'Organisation. Ils connaissent ton numéro spécial. L'un d'eux s'appelle Sticker.

— Sticker. Bon, comment s'appelle l'autre ?

— L'autre est une femme. Elle a le nom de code Flasher.

Rafferty poussa un grognement méprisant.

— Ne la sous-estime pas. C'est un de mes meilleurs éléments.

— Avec qui couche-t-elle ? gronda Rafferty.

— Elle coucherait avec Quasimodo si ça nous rapportait des renseignements. Tu peux la considérer comme une femme perdue, c'est ton problème, pas le sien.

Rafferty faillit s'excuser.

— Ecoute, je déteste tout le monde aujourd'hui, à commencer par moi-même. Dis, je te remercie pour ton aide. Bon. Qu'est-ce que tu veux que je fasse à propos de Bolan ? Je ne peux pas lui faire un traitement de faveur, je n'ai pas à m'en charger. Ce plaisir extrêmement douteux revient aux types du SWAT qui sont chargés des terroristes. Il vaudrait mieux que tu le préviennes que…

— Minute ! fit Brognola. Je ne t'ai pas dit que j'étais en rapport avec lui.

— Essaye de le contacter. Le rapport sur Long Island est arrivé avec un petit retard; l'attaque s'est déroulée à l'aube. J'en vois d'autres qui arrivent, il n'a pas chômé depuis ce matin. Quelqu'un a démoli la banque de la loterie de Pelotti sur Lexington Avenue à huit heures. A 8 h 10 quelqu'un a fait sauter un laboratoire de came. En ce moment j'entends à la radio qu'il y a des ennuis à Harlem. Il faut le joindre, Hal. S'il reste à New York, il est cuit.

— Il est déjà venu il y a quelque temps, fit Brognola. Il s'en est parfaitement tiré.

— Un coup de chance, rien de plus. Si tu peux, fais-le partir. Tout de suite. L'ensemble de la police est sur le qui-vive. C'est ainsi depuis la mort d'Augie. Toutes les permissions ont été annulées, et l'Hôtel de Ville nous a permis toutes les heures supplémentaires qui s'imposent. Il faut le faire partir, Hal !

— Mais, bon Dieu ! fulminait Brognola, il n'est pas mon homme. Impossible de lui donner quelque ordre que ce soit !

— Alors c'est un homme mort, fit Rafferty en raccrochant.

Brognola fixa l'appareil un instant puis raccrocha lentement à son tour. Il alluma un cigare et contempla le plafond de son bureau.

— Il est condamné depuis que je le connais, Bill, murmura-t-il doucement.

Puis il brancha l'interphone et fit demander un avion. Il avait l'intention d'aller à New York.

Il n'était pas question de poireauter à Washington.

CHAPITRE VII

Bolan savait qu'il prenait des risques en agissant trois fois en moins d'une heure, mais cela faisait partie de son plan. Les exécutions avaient trois buts précis, tous liés : terroriser l'ennemi et le débusquer; semer le doute et la confusion dans ses rangs; provoquer une contre-attaque hâtive et mal préparée de la part des dirigeants. Ensuite seulement les choses se mettraient vraiment à bouger.

En effet, Bolan avait choisi une nouvelle méthode. Il avait souvent dressé les diverses factions ennemies les unes contre les autres pour qu'elles se suppriment mutuellement. Mais maintenant, il voulait obtenir une paralysie temporaire de l'organisme, plutôt que d'envoyer un uppercut au menton. Si Bolan avait appris quelque chose depuis qu'il s'était engagé dans sa longue guerre contre le Milieu, c'était bien que l'ennemi était innombrable, et probablement indestructible. Il s'était leurré au début en croyant qu'il pourrait un jour emporter la victoire sur la Mafia. Tout ce qu'il pouvait, c'était l'affaiblir, la mettre pour quelque temps en déroute. Il pouvait laisser survivre les moins forts, les moins malins et les moins aptes à commander. Bolan écoutait toujours son instinct et son instinct lui disait qu'ici, à New York, la solution la plus efficace serait de saigner le monstre. Le saigner à blanc.

Il avait agi sous le couvert d'Oméga; il n'y avait rien pour laisser croire que Mack Bolan avait tué ces hommes au cours de la matinée. Il s'était servi de la Ferrari et avait exécuté ses victimes dans la pure tradition de la Mafia en prenant soin de laisser bon nombre de témoins derrière lui. Il avait supprimé un certain Salvatore Bona dans Lexington Avenue. Bona était un lieutenant de Pelotti qui n'avait pas David Eritrea à la bonne. Chez un coiffeur de la 43e Rue il avait abattu un sous-chef de la famille de Marinello lorsque celui-ci se faisait raser. Près de Harlem il avait descendu un autre opposant d'Eritrea.

Il espérait que ces assassinats provoqueraient un état de crise, bien avant qu'elle ne soit réelle, sauf dans l'esprit de ces hommes malades de leur avidité de pouvoir.

Il découvrit un véritable trésor dans un appartement minable qui se trouvait au-dessus d'une charcuterie italienne de la VIIIe Avenue. Personne n'y habitait et l'endroit n'était pas fréquemment visité. C'était un lieu de rencontre pour certains lieutenants de l'empire Marinello.

En tant qu'Oméga, Bolan rangea la Ferrari dans l'allée de service près d'une poubelle et entra dans la charcuterie par la porte de derrière. Il avait le Beretta sous son veston et plusieurs chargeurs accrochés à sa ceinture. Le silencieux était vissé au bout du canon.

On accédait à l'escalier menant à l'appartement par l'arrière-boutique. Un jeune type fumant une cigarette noire se trouvait assis sur les premières marches. Il bavardait avec un vieil homme en tablier blanc. Le jeune se leva lestement, lança discrètement quelques mots en italien au vieil homme qui disparut aussitôt dans la cuisine sans jeter un regard dans la direction de Bolan.

— Qu'est-ce qu'il fait là, lui ? demanda Bolan d'une voix autoritaire.

Le garde était nerveux, méfiant.

— Excusez-moi, mais est-ce que je vous connais, monsieur ?

— J'espère que non, gronda Bolan en présentant la carte à jouer plastifiée. Qui est là ?

Le jeune fixa rapidement l'as sur la carte et fit des yeux ronds.

— Il y a Mr. Minotti et Mr. Volpa, monsieur.

Tous deux étaient des lieutenants de Marinello avec des territoires dans Manhattan. Volpa était une sorte de financier qui s'occupait des prêteurs à gages, de la loterie illégale et des fausses actions. Minotti s'occupait du trafic de stupéfiants et finançait un réseau d'importation de drogue mexicaine. Ils s'occupaient aussi de tout ce qui leur tombait sous la main, un pourcentage sur les casses de banque, la revente de bijoux volés, le recyclage d'argent noir. Ils n'étaient pas très importants dans la hiérarchie familiale, mais ils commandaient néanmoins un territoire. Ils avaient suffisamment d'importance pour être dangereux, surtout s'ils étaient ambitieux, ce qui était le cas.

— Qui d'autre ? demanda Bolan au jeune garde.

Celui-ci commençait à avoir peur. Il était nouveau et il avait passé la plupart de son temps dans les quartiers douillets de Manhattan. Sa voix se brisa lorsqu'il répondit :

— Mr. Scuba vient de téléphoner pour annoncer qu'il aurait un peu de retard, monsieur. Tony vient de m'en faire part. C'est pour ça qu'il était ici. Mr. Scuba a dit que… qu'il se passait quelque chose.

Il écarquilla les yeux, prit son courage à deux mains et posa une question à Bolan qu'il prenait pour un As.

— Vous n'êtes pas au courant ?

Bolan le contempla d'un regard glacial durant une vingtaine de secondes puis lui dit :

— Il se passe quelque chose dans toute la ville. En ce moment. Qui es-tu ?

— Johnny Ricco, je suis avec Mr. Minotti.

— Tu ne l'es plus, Johnny Ricco, dit Bolan d'une voix monocorde. Salut. Je ne veux plus te voir par ici.

Dans le langage du Milieu il n'y avait pas à se tromper; Johnny Ricco comprit instantanément ce que l'As lui avait dit.

— Je comprends, monsieur. Et merci, monsieur, ajouta-t-il calmement.

Il se leva et sortit aussitôt.

Bolan monta l'escalier, frappa à la porte et pénétra dans l'appartement.

Minotti était assis près de la fenêtre d'où il regardait tristement la rue, une bouteille de bière à la main, un cigare bien mâchonné entre les dents.

— Qu'est-ce que c'est ? gronda-t-il sans se retourner.

Volpa et un gros type – apparemment un garde du corps – se trouvaient de l'autre côté de la pièce. Volpa étudiait le *Wall Street Journal* et le garde du corps lisait des bandes dessinées.

Personne ne semblait inquiet.

Bolan poussa un soupir et le Beretta toussa. Le nez du garde du corps se désintégra et son crâne éclata, inondant le mur derrière lui de giclées de cerveau et de sang.

Volpa leva la tête à temps pour encaisser une balle entre les yeux. La table fut renversée par la chute simultanée de leurs corps.

Terrorisé, Frank Minotti se leva d'un bon et écarta les bras pour bien montrer qu'il n'était pas armé.

— Mais bon Dieu ! s'écria-t-il d'une voix de castrat.

— C'est Peter qui m'a envoyé, annonça Bolan.

— Quoi ! Qui ?

— Ce n’est pas le moment de poser des questions, connard. Tu vas me dire qui est Peter.

— Peter qui ? s’écria Minotti. Je ne connais pas de Peter !

— Tant pis, dit Bolan. C’est pas ton jour.

Le Beretta toussa encore une fois, et Minotti n’eut guère le temps de se voir mourir.

Bolan sortit, descendit l’escalier et heurta Johnny Ricco qui remontait.

— Des flics dans l’allée ! lança le jeune homme d’une voix essoufflée. Vous avez une voiture rouge ?

— J’en avais une, répondit Bolan en reprenant son personnage d’Oméga. Je te dois un service, Johnny. Sors par devant, file et ne regarde pas derrière toi. Essaye de gagner la Floride, et remercie le Ciel que tu n’aies pas été là aujourd’hui.

— En Floride, c’est ça, fit Johnny Ricco avec les yeux écarquillés.

Mais Bolan savait qu’il ne quitterait pas New York; il irait se cacher quelque part et, tôt ou tard, on le retrouverait. Johnny Ricco raconterait tout ce qu’il avait vu, et c’était exactement ce que désirait Bolan.

Il le regarda courir jusqu’à la porte puis il se rendit à l’arrière de la charcuterie pour vérifier l’exactitude du rapport. La petite allée grouillait de policiers en uniforme. Ils avaient découvert la Ferrari. Il félicita silencieusement les flics de New York pour leur efficacité puis emprunta le même chemin que Johnny Ricco. Le petit vieux en tablier s’affairait nerveusement derrière le comptoir. Bolan lui lança en passant :

— Les flics sont dehors, Tony. Envoie-les en haut.

— En haut, oui. Bonne journée.

— J’en doute, fit Bolan.

Une longue Cadillac noire venait de s’arrêter près du trottoir lorsque Bolan sortit. Un grand type en livrée de chauffeur sortit de la voiture d’un bond et en fit rapidement le tour pour ouvrir la portière arrière. Un vieil homme aux cheveux blancs, impeccablement vêtu, fit mine de se lever de son siège.

Bolan le reconnut aussitôt et entendit en même temps hurler les sirènes des voitures de patrouille qui descendaient la VIIIème Avenue à cent à l’heure. La police se rapprochait.

Bolan ne prit pas le temps de réfléchir, il dégaina le Beretta devant les yeux du chauffeur en disant :

— Donne-moi ton arme.

Le type s'immobilisa puis tendit par le canon un .45 automatique. Bolan empocha le gros pistolet et lança :

— Prends le volant, on s'en va.

— Qu'est-ce que c'est que ça ! s'écria le vieil homme indigné.

— Tu vas me prêter ta voiture, Barney, dit Bolan d'une voix calme.

Il jeta un coup d'œil sur la jeune femme qui se trouvait aux côtés de l'ancien bras droit d'Augie Marinello et lui dit :

— Ne vous en faites pas, mademoiselle, il n'y a aucune raison d'avoir peur.

Pourtant Bolan n'était pas rassuré.

Il la connaissait, il la connaissait même bien. Elle avait changé de coiffure et ses vêtements étaient moins voyants qu'autrefois, mais il s'agissait toujours du petit minois adorable qu'il avait connu à Las Vegas lorsque Sally Palmer faisait partie du groupe *Les Rangers Girls*.

Bolan ne l'avait pas revue depuis la bataille de Las Vegas, mais il avait revu une autre des *Rangers Girls* – qui étaient toutes des agents fédéraux – dans des circonstances à peu près identiques. Hélas, Georgette Chableu avait fini ses jours dans une cave immonde, découpée en petit morceaux, un amas de chairs sanguinolentes.

Bolan n'oublierait jamais Détroit.

Décidément la présence de Sally Palmer allait lui compliquer l'existence.

La Cadillac se mit à rouler lentement, se glissa doucement dans la circulation de Manhattan.

— Où allons-nous ? demanda le chauffeur.

— En enfer, répondit Bolan, à moins que tu ne sois très prudent.

Son regard de glace croisa celui de Sally Palmer dans le rétroviseur; il n'y avait pas de doute, elle l'avait reconnu aussi.

Mon Dieu, que ça se compliquait !

CHAPITRE VIII

Bolan s'était adossé contre la portière et pouvait surveiller le chauffeur et regarder à l'arrière sans problème. Il sentit que tout le monde était très tendu dans la voiture.

— Quelle coïncidence de te trouver dans ce quartier, Barney, dit-il doucement.

— Comment savez-vous mon nom ? demanda Mathilda aussi détendu que possible.

— Allons, allons. Tout le monde connaît Barney Mathilda, fit Bolan en souriant à peine.

— C'est toi qui étais à Long Island ce matin ?

Bolan souriait toujours.

— J'ai fait pas mal de chemin depuis ce matin. Que faisais-tu devant l'appartement ?

— Quel appartement ?

Ils étaient comme deux escrimeurs. Le regard vif du vieil homme semblait vouloir transpercer Bolan, le sonder jusqu'aux tripes.

— C'est toi qu'on appelle Oméga, n'est-ce pas ?

Bolan haussa les épaules.

— Tu peux m'appeler comme tu veux. Alpha, Oméga, ça n'a pas d'importance, tu sais.

Mathilda jeta un coup d'œil sur la jeune femme puis annonça :

— Je vais allumer un cigare, si ça ne te fait rien.

— Vas-y, fit Bolan. Du moment que tu ne l'allumes pas avec un .45.

— Pourquoi est-ce que je ferais ça ?

Bolan sourit.

— Les temps sont difficiles, Barney.

Il attendit que le vieil homme ait pris son cigare et qu'il l'ait allumé avant de reprendre :

— J'aurais préféré ne pas te rencontrer devant l'appartement au-dessus de chez Tony.

Bolan ne souriait plus.

— Pourquoi ? Tony vend de bons fromages et du bon vin.

— Tu n'étais pas venu faire tes emplettes, Barney.

— Alors quoi ?

— Mauvais endroit à la mauvaise heure avec de mauvaises gens.

Le vieil homme eut un petit rire sec.

— Comme ceux qui se trouvaient au coin de Lexington et de la 45e rue, hein ? Ou celui qui se faisait raser chez le coiffeur de la 43e rue ? Y en avait-il d'autres ?

Bolan haussa les épaules.

— Peut-être, j'ai mauvaise mémoire.

Le vieil homme se remit à rire, fit tomber la cendre de son cigare puis regarda la jeune femme.

— Voici Miss Curtis, dit-il. Miss Curtis, je vous présente Alpha et Oméga. Je présume qu'il veut dire par là qu'il est le commencement et la fin. Il nous donne un choix.

Bolan ne regarda pas la jeune femme durant les présentations. Il s'adressa à Mathilda :

— Qui est Miss Curtis ?

— Une amie, rétorqua le vieil homme avec un peu de passion. Je n'ai plus beaucoup d'amis en ce monde, alors n'essaye pas de me mêler à toutes tes histoires. Je suis un vieil homme qui ne va plus dans les appartements de rencontre et qui n'a plus de mauvaises fréquentations. Je laisse toutes ces idioties aux jeunes crétins comme toi. Je donne à manger aux oiseaux, j'arrose les fleurs de mon jardin, et je bavarde avec miss Curtis. Demain je vais aller à l'enterrement de mon ami d'enfance, Augie. Après ça je vais probablement aller m'installer en Floride où je prendrai un appartement sur la plage. Je donnerai à manger aux pélicans. Ça ne t'ennuie pas ?

Bolan hocha la tête lentement :

— Ça me paraît une excellente idée.

— Exactement ! Ce pays ne vaut plus un clou. Quant à moi, je ne vois rien, je ne dis rien et je ne fais rien. Ça non plus, j'espère que ça ne t'ennuie pas.

— Pourtant, fit Bolan, j'ai l'impression que tu entends beaucoup. Tu me parais bien renseigné pour un homme qui n'est plus dans le coup.

Mathilda envoya sa cendre dans le cendrier qui était encastré dans la console au milieu de la voiture. Il y avait aussi un téléphone et une radio.

— Je m'informe, dit-il. Ce n'est pas parce que j'ai pris ma retraite que je n'existe plus. Je m'intéresse encore à la profession, je suis retraité, pas mort.

— Pas encore, Barney. Je te le dis avec tout le respect que ton âge et ton passé imposent; il va falloir faire un choix. Ne te trompe pas, même si tu pars en Floride voir les pélicans.

Le regard du vieil homme était perçant.

— Ces types, ce matin, ils avaient fait le mauvais choix ?

— Un choix bête, répondit Bolan.

— Causons franchement, suggéra Mathilda.

Bolan jeta un coup d'œil sur la jeune femme. Elle baissa les yeux et se rapprocha un peu du vieil homme.

— Ne t'en fais pas pour elle, dit Mathilda. Parlons clairement. Quelles sont les chances de réussir pour David ?

— C'est déjà fait, répondit doucement Bolan.

— D'autant plus que tu abats toute l'opposition, n'est-ce pas ?

— Disons seulement que maintenant le territoire est unifié.

— Ça ne veut rien dire. Les autres territoires devront ratifier cette décision.

— C'est fait. Ce soir, le grand conseil va la ratifier.

— Si vite ? Il doit y travailler depuis un bout de temps.

— Suffisamment pour réussir.

Bolan écarta les mains comme pour mieux convaincre.

— Quelle autre solution y avait-il, Barney ? Les temps ne sont plus les mêmes. L'époque est différente, et les hommes le sont aussi. Toi et Augie étiez la fin de la race des anciens. Qui pourrait reprendre les choses en main ? Minotti, Scuba, Volpa ? Des minables.

Mathilda poussa un soupir de lassitude :

— Il y en avait qui prenaient Augie pour un minable lorsqu'il a pris le pouvoir. Mais il était dix fois l'homme qu'est David. Je ne comprends pas. Je ne comprends pas pourquoi des types comme toi – des types bien armés – vous vous êtes mis dans le camp de ce môme.

Bolan n'avait pas envie d'emporter cette joute oratoire. Il avait d'ailleurs l'intention de la perdre. Barney Mathilda avait peut-être pris sa retraite mais il était encore connu et respecté. Bolan était enchanté de découvrir que Mathilda n'approuvait pas l'élection de David Eritrea. Il laissa finalement tomber :

— David est malléable, Barney.

— Maintenant je comprends, gronda le vieil homme. Vous voulez un type que vous pourrez contrôler. Eh, arrête la voiture ! Sors d'ici ! Je ne veux pas respirer ton air pollué !

Un vieillard pouvait se permettre de parler ainsi à un As noir – surtout lorsque ce vieillard était lui aussi une véritable légende en son temps. Bolan rit de bon cœur :

— J'aimerais bien que tu aies vingt ans de moins, Barney. Tu n'aurais pas tant de mal à faire ton choix.

— Descends de ma voiture !

— Je vais être obligé de te l'emprunter, répondit Bolan comme à regret.

Il s'adressa au chauffeur :

— Arrête-toi près d'un taxi. Toi et Barney vous descendez. Je garde la voiture.

Il se tourna vers Mathilda :

— Je garde Miss Curtis aussi. Je les laisserai dans le garage sous l'immeuble de la société. Tu te souviens de l'adresse, je présume.

Le vieil homme se calma aussitôt et gronda :

— Elle ne te sera d'aucune utilité. Laisse-la.

Bolan lui sourit aimablement.

— Tu connais la routine, Barney. Ne t'en fais pas. Il ne lui arrivera aucun mal.

— Si jamais tu touches à un de ses cheveux… Tu m'as compris ?

— Ne t'en fais pas. Si elle est propre c'est que tu l'es aussi. Dans le cas contraire, tu n'auras plus à t'inquiéter. N'est-ce pas ?

— Tu avais raison, je devrais avoir vingt ans de moins. Et même… tu as intérêt à faire attention, petit malin !

Ils s'étaient arrêtés au bord du trottoir à huit cents mètres de la charcuterie sur la VIIIe Avenue. Bolan retira les balles du chargeur du .45 puis le rendit au chauffeur. L'homme descendit de la voiture et ouvrit la portière pour le vieil homme; la jeune femme se tendit vers lui, lui posa un baiser sur la joue et murmura quelque chose dans son oreille. Mathilda en parut quelque peu rassuré. Il lui baisa la main, murmura une phrase romantique en italien puis descendit de la voiture avec raideur.

Bolan s'adressa à la jeune femme.

— Devant. Vous allez conduire.

Quelques instants plus tard Bolan et l'*ex-Ranger Girl* disparaissaient dans le chaos des voitures new-yorkaises. Elle respira à fond et lança :

— Eh bien !

— Pas si bien que ça, rétorqua Bolan.

Il lui sourit.

— Es-tu aussi propre que je voudrais le croire, jolie fille ?

— Je suis aussi compromise qu'on peut l'être, dit-elle en lui montrant de grands yeux bleus. Mais, lui, il est encore plus sale que moi. Cette fois tu as pris le taureau par les cornes, Mack Bolan.

— Donc le vieux Barney n'est pas aussi en dehors du coup qu'il veut bien le faire croire.

— C'est Barney qui a inventé ce jeu, Mack. Ne crois pas que tu l'aies trompé. Ne sais-tu pas qui il est ?

— Je présume que tu vas me le dire.

Les yeux de la fille lancèrent des éclairs.

— C'est l'homme le plus puissant de cette ville. C'est lui le plus horrible. Oublie-donc les Frankenstein et les Dracula. Tu ne sais vraiment pas qui il est ?

Bolan eut une impression de froid; il commençait à le deviner.

— Je cherchais un homme nommé Peter, marmonna-t-il.

— Appelle-le comme tu veux, mais tu n'imagines pas ce que c'est. C'est le patriarche des cinq familles, c'est le grand architecte, c'est le dieu de tous les tueurs. La seule question qu'on puisse se poser, c'est qui était le plus grand ? Barney ou Augie ? Comment crois-tu qu'Augie soit resté en place ces dernières années ? Parce qu'on l'aimait bien ? Mack, Barney a toujours été le réel pouvoir derrière le trône.

Evidemment ! Peter – Pierre… la pierre sur laquelle était bâtie la Mafia ! Le maître d'œuvre de la police secrète de l'Organisation et de la *Commissione* – l'As de tous les As ! C'était logique. Qui d'autre que Barney Mathilda avec sa prestigieuse légende, l'ami d'enfance de Marinello, le véritable pouvoir dans les coulisses !

— Il est évident que je ne l'ai pas trompé, annonça Bolan.

— Il t'a reconnu dès que tu es monté dans la voiture en disant que tu étais Alpha Oméga. C'est lui qui envoie les As !

Bolan rit tout haut en y pensant. Mais une pensée subite l'arrêta aussitôt.

— Je viens de te condamner à mort, Sally. Il ne te laissera jamais survivre à une interview avec Mack Bolan.

Elle acquiesça calmement.

— Ce n'est pas grave, je n'avais plus l'intention de rester auprès de lui. J'étais sur le point de disparaître. D'autant plus que je suis certaine qu'il m'avait déjà prévu cette sorte de fin; je sais trop de choses. Les hommes comme Barney Mathilda tuent tout ce qu'ils touchent. Et il m'a touchée un peu partout.

— Que faisais-tu pour Barney, Sally ?

— Je faisais partie de son service de renseignements, fit-elle en le regardant avec humour. C'est incroyable, il n'y a que la Mafia qui ne soit pas chauvine envers les femmes. Je suis avec Barney depuis Las Vegas, ou du moins, peu après.

Elle lui fit un clin d'œil.

— J'étais son arme secrète.

— Oui, tu es une drôle d'arme, dit Bolan.

— Je suis toujours prête, je ne demande qu'à partir.

S'il y avait un sous-entendu, Bolan ne s'en rendit pas compte.

— Il va falloir t'en aller, Sally, dit-il. C'est trop dangereux maintenant; il pourrait se passer n'importe quoi. Tu ferais mieux de te terrer en attendant que ça se passe.

Elle ne semblait pas avoir entendu un mot de ce qu'il disait :

— Je dois faire mon rapport. C'est ce qui compte le plus. J'ai un petit appartement non loin d'ici. Personne ne le connaît et le téléphone est sûr. Ensuite tu pourras me demander tout ce que tu veux.

— Qui est au courant pour Barney, à part toi et moi ?

— Personne. Personne ne m'avait dit d'aller découvrir qui était le véritable chef de la Mafia. C'est arrivé tout seul, comme ça, par hasard. Je n'ai rien dit à personne. Si j'avais été raconter à Washington ce que je soupçonnais, Hal m'aurait tirée de là sans une seconde d'hésitation.

— Donc tu n'as rien dit ?

— Tu parles ! fit-elle avec un immense sourire. J'ai appris que tu as travaillé avec Toby et Smiley à Hawaii. Formidables. Elles se défendent contre les Polynésiennes, non ?

Encore deux membres des *Rangers Girls*. Si celle-ci se montrait à la hauteur des autres…

— Formidables, dit Bolan. Est-ce que tu m'as entendu, Sally ? Je t'ai dit qu'il fallait t'éclipser. Je…

— J'ai appris ce qui est arrivé à Georgette aussi, dit-elle d'une voix dure, en lui coupant la parole. N'essaye pas de me dire ce que je peux faire et ce que je ne peux pas. Georgette était comme une sœur. J'ai certains droits, Mack.

Bolan poussa un soupir, admettant en silence qu'elle avait raison.

— Le seul droit que nous ayons, Sally, c'est de mourir.

— Au moins tu as dit « nous ». C'est déjà un progrès.

Elle avait repris son ton de jeune femme charmante. En temps normaux elle aurait fait fondre n'importe quel homme, Mack Bolan compris. Mais ils avaient affaire à des sauvages qui n'hésiteraient pas une seconde à lui faire sauter ses grands yeux bleus pour faire une partie de billes, sans parler de ce qu'ils feraient à son corps.

— Parfois nous avons également le droit ou le devoir de tuer.

Elle lui jeta un rapide coup d'œil puis se concentra sur la route.

— Qu'est-ce que tu envisages au sujet de Barney ? demanda-t-elle doucement. Comment feras-tu maintenant que le monstre t'a reconnu ? Ça détruit ta couverture, non ?

— Pas du tout. Ce n'était pas une couverture, gronda Bolan. Un petit subterfuge pour aller et venir. Je retrouverai Barney Mathilda sur son propre terrain, et je jouerai selon ses règles.

La jeune femme frissonna et lui envoya un petit coup de poing amical dans les côtes. Il ne s'était pas rendu compte que sa voix était devenue de glace. Il posa la main sur son bras et elle posa sa main sur la sienne.

— Tu es l'As de cœur, Mack, murmura-t-elle. Je suis navrée de ce qui s'est passé à Détroit, mais c'est fait. On n'y peut rien. On ne pourra jamais l'effacer.

Elle faisait allusion à Georgette Chableu qui avait passé les deux derniers mois de son existence à se faire découper en lamelles par d'immondes tortionnaires. Mack Bolan n'avait jamais vu une chose aussi affreuse de sa vie que le joli corps de Georgette après cinquante-cinq jours de torture.

— Je ne permettrai plus jamais ça, Sally. C'est comme ça que je pourrai l'effacer. Plus jamais, je te le jure.

— Je vais arrêter cette voiture et t'embrasser, fit-elle subitement.

Et c'est exactement ce qu'elle fit…

CHAPITRE IX

Le refuge secret de Sally Palmer était un studio qui se trouvait au douzième étage d'un gratte-ciel qui s'élevait à l'est de Manhattan. Une seule pièce confortable et bien aménagée. Bolan était assis près d'une petite table basse buvant une tasse de café instantané. Il s'efforçait sans succès de ne pas regarder en direction de Sally Palmer qui retira ses vêtements pour enfiler un peignoir tout en parlant. Elle s'était déjà servie du téléphone pour faire son rapport à Washington. Elle renseignait son ami, son allié inattendu, et choisissait des vêtements mieux adaptés pour les heures qui allaient suivre.

— Je suis avec Barney depuis juste après Las Vegas. Un jour je te raconterai comment nous nous sommes connus. Ou peut-être pas, on verra.

Elle se mit à rire.

— Je pensais à cette époque qu'un homme de cet âge ne me poserait pas de problèmes au lit. Autant pour le rapport Kinsey ! L'âge n'a rien à voir avec la vigueur sexuelle. Au début nous étions amants sans rien de plus. Puis je me suis mise à lui donner des petits renseignements. Ça l'impressionnait, et petit à petit j'ai pris de l'importance.

— Quand est-ce que tu as appris qu'il était ce qu'il est ? demanda Bolan.

Elle fronça les sourcils, incertaine.

— Je crois que je l'ai deviné tout de suite. Du moins je savais qu'il était bien plus important qu'on ne le pensait – même ses associés ignoraient ses activités secrètes. J'en ai été sûre lorsque j'ai vu son téléphone. Il a un appareil de brouillage sur une console près du lit dans la chambre. Il y a douze lignes desservies par un véritable standard avec des magnétophones pour enregistrer ou relayer les messages en différé. Il reçoit quotidiennement des rapports de l'ensemble du pays. On a inventé un petit jeu. Il fait semblant de placer des paris chez des bookmakers dans différents Etats – comme si c'était une marotte – et moi je fais semblant d'y croire.

— Tu vivais chez lui à Long Island ?

— Plus ou moins, fit-elle en faisant une grimace. Plutôt moins d'ailleurs. Il m'envoyait souvent en mission, parfois comme messagère, parfois comme récompense sexuelle.

— Où alliez-vous aujourd'hui ?

— Il ne me l'avait pas dit. Aujourd'hui, il faisait des mystères. Est-ce que tu crois que je pourrais mettre ce pantalon rouge ? J'ai envie d'être en pantalon, et le rouge me va bien. Ah, si ! Il m'a dit qu'on allait rencontrer quelqu'un au bureau. Je crois qu'il allait nous présenter.

— Turrin, dit doucement Bolan.

— Oui, c'est lui. Comment le savais-tu ?

— C'est logique, dit Bolan. Ça fait pas mal de temps qu'il essaye de supprimer Turrin.

— Le chef de Pittsfield ?

— Oui. Que sais-tu de lui ?

Elle haussa joliment les épaules et examina un chemisier dans la glace.

— Pas grand-chose. Seulement que le territoire de Pittsfield n'existe pour ainsi dire plus et que Turrin travaille pour la *Commissione*.

— Tu sais presque tout sur lui.

Elle secoua la tête.

— Non. Je ne suis jamais allée à Pittsfield. On me l'a montré de loin, c'est tout. Nous n'avons jamais fait connaissance. Est-ce que c'est un homme important ?

— Très, fit Bolan.

Evidemment, Sally Palmer ignorait tout de la véritable identité de Léo Turrin comme il ignorait la sienne. C'était trop risqué; moins on en savait, mieux se portaient les copains.

— Hélas, je n'en saurai pas davantage. S'il ne s'était rien passé il est probable que j'aurais dîné avec lui cette semaine. A cette heure-ci, la semaine prochaine, j'aurais pu t'en raconter long sur Mr. Léo Turrin.

Bolan ne put s'empêcher de sourire.

— On ne peut pas gagner à tous les coups.

Subitement la jeune femme eut une expression catastrophée :

— Mais, je viens de m'en souvenir… Tu viens de Pittsfield, n'est-ce pas ? C'est là où… je suis désolée de ne pas pouvoir t'aider

davantage. Je suppose que c'est très important pour toi de savoir exactement qui est Léo Turrin.

— Mes rancunes personnelles ne comptent plus, lui dit Bolan. Turrin attendra. C'est David Eritrea qui m'intéresse pour le moment. Que sais-tu de lui ?

— Barney ne l'aime pas. Il n'apprécie pas la façon dont Eritrea essaye de s'approprier l'empire de Marinello. Et même avant, Barney ne l'aimait pas. J'ai l'impression qu'il en est jaloux. Nous sommes allés à Long Island ce matin, on a dû y arriver juste après ton départ. Tu ne les as pas épargnés, hein ? Il y a quelque chose qui me tourmente, tandis que nous rentrions à New York, Barney a reçu un coup de fil dans la voiture. Il m'a paru enchanté des ennuis de David. Mais après y être allé et avoir jeté un coup d'œil, il paraissait moins heureux. Il est devenu maussade et grognon. Il ne m'a plus dit un mot dans la voiture pendant que nous rentrions à New York. Puis il a fait arrêter la voiture et il a passé un coup de fil d'une cabine publique. Il n'avait pas confiance en son téléphone personnel. Quelques minutes plus tard on l'a rappelé sur son radio téléphone. Je n'ai rien compris, mais il est devenu de plus en plus nerveux. Il a dit au chauffeur, Charlie, que Moe Dantim avait été tué sur Lexington Avenue. Mais je présume que tu le savais. Tu ne vas pas me poser de questions ?

Bolan leva la tête, surpris par sa question :

— C'est bien ce que j'étais en train de faire.

— Tout cela concerne mon corps, mon corps pourri de l'intérieur. Pas mon âme.

— Ton corps n'est pas pourri !

— Que si ! Par la Mafia. Comme j'aimerais tout raconter pour me débarrasser de cette gangue !

Bolan reprit avec une voix aussi rauque que gentille :

— Tu m'en as déjà pas mal appris, Sally. Il va falloir que je suive mes instincts.

Elle ramassa ses vêtements et lui annonça d'un ton enjoué :

— Si tu veux en savoir plus long, viens me frotter le dos, je vais prendre une douche.

— Prends ta douche, gronda Bolan. Le reste peut attendre.

— Tu ne veux même pas me frotter le dos ? fit-elle gaiement. Tu le regretteras ! Tu verras.

— Ce ne serait pas raisonnable, rétorqua Bolan.

Puis il ajouta en grondant :

— Allez, file avant que je ne change d'avis !

— Tu es pire qu'un athlète, grommela-t-elle. Qu'est-ce qu'une malheureuse fille peut bien faire quand tous les hommes qu'elle rencontre sont en période d'entraînement ?

— Elle peut sagement attendre la fin de la course. Après la victoire, la tension nerveuse baisse et les athlètes se laissent souvent aller à des sentiments plus naturels.

— Tu as intérêt à terminer premier, Mack Bolan, s'écria-t-elle joyeusement en partant vers la salle de bains.

Bolan poussa un soupir en pensant à cette injonction pleine de promesses agréables. Il la regarda s'éclipser et regretta vaguement sa décision. Puis il prit le téléphone, le moment était venu d'appeler son contact. Il alluma une cigarette en composant le numéro que Léo lui avait donné.

— Allô, oui ? fit une voix méfiante.

— Ça commence à bouger, annonça Bolan.

— Merci du renseignement. Marrant que je ne m'en sois pas aperçu.

— Voilà un vrai renseignement, Léo. Barney Mathilda est Peter.

Il y eut un instant de silence, puis :

— C'est curieux, non ?

— C'est plus grave que ça; il s'intéresse à toi. Il allait à ta rencontre lorsque je lui ai donné une raison pour changer de cap. Il fera sûrement une nouvelle tentative, alors prépare-toi.

— Tu es sûr de ça ? demanda Turrin.

— Je crois que ma source est bonne. D'ailleurs, c'est logique. Pour l'instant imaginons qu'il s'agit vraiment de Peter, et attendons la suite des événements.

— D'accord. Quel rôle joue-t-il ?

— Celui de Dieu le Père. Ma source affirme qu'il est l'As des As. Il vaut mieux la croire.

Turrin poussa un soupir interminable.

— Si c'est vrai il a drôlement caché son jeu. Personne n'a jamais fait la moindre allusion à cette éventualité. Barney a pris sa retraite depuis des lustres. Il n'était déjà plus dans le coup quand je suis

entré dans la danse. Mais admettons que ce soit le cas. Que va-t-il faire maintenant ?

— Je crois qu'il veut court-circuiter Eritrea, à condition de trouver un défaut dans sa cuirasse. Je fais de mon mieux pour qu'il en trouve un énorme.

— Pauvre David, s'esclaffa Turrin. Mais j'ai entendu dire qu'il avait des alliés puissants. Il doit y travailler depuis longtemps.

— Oui, longtemps.

— Il a élaboré tout un plan, d'après ce que j'ai compris. Il essaye de le faire adopter, sans qu'on sache qu'il vient de lui, bien sûr. Il le soutient seulement. Que fera Barney ? Il restera dans l'ombre, non ?

— Autant qu'il le pourra. Mais je l'ai piégé tout à l'heure; je l'ai surpris en train de se rendre chez des lieutenants de Marinello.

— Ah, c'était donc toi. Comment l'as-tu su ?

— J'avais installé un émetteur.

— Joli travail. On ne parle que de ça au vingt-septième étage. Je présume que tu as fait les autres coups également.

— J'ai été assez actif ce matin, marmonna Bolan. Mais j'ai besoin d'en savoir plus long sur les résultats, Léo.

— Facile. L'hypothèse la plus répandue est que David Eritrea envoie des As nettoyer l'opposition avant la grande réunion de ce soir. On prétend aussi que la *Commissione* le soutient. Ils sont tous très nerveux. Le standard est submergé d'appels. Te voilà renseigné.

— C'est plus que je n'en espérais, répondit Bolan. Mais il y a un autre détail que tu dois connaître. Barney et moi nous sommes vus, face à face. Il connaît l'identité d'Oméga. Evidemment, la *Commissione* ne soutient pas Eritrea, mais j'espère que Barney va se dire que deux et deux font cinq. Je voudrais qu'il croie que David Eritrea et Mack Bolan se sont associés.

— Tu veux dire que Eritrea connaît la véritable identité d'Oméga ?

— Exactement. Il ne faut pas oublier, Léo, la véritable identité de Barney. Souviens-toi de Pittsfield et souviens-toi que Hal doit présenter à sa commission un agent qui fait partie des plus hautes sphères de la Mafia. Pourquoi pas David Eritrea ?

Turrin paraissait nerveux, tendu :

— C'est ce que tu vas essayer de lui donner, hein ? Ecoute-moi, Sergent. Tu as une chance sur dix de réussir. Mais si Barney est

réellement ce que tu dis, tu as une chance sur mille d'y arriver. Je ne vois pas…

— Je ne compte jamais sur mes chances, Léo.

— Oui, je sais. Tu fonces. Mais moi je me retrouve dans la même position que quand Angelina a été enlevée. Si Barney sait…

— Mais il ne sait pas, c'est évident. Sinon tu serais déjà mort. Malgré son pouvoir, Barney doit compter sur d'autres pour savoir ce qui se passe. Je ne crois pas sérieusement qu'il ait jamais véritablement compris ce qui s'est passé à Pittsfield. Il sait que ta femme a été enlevée d'une maison servant au FBI. Il sait approximativement ce qui s'est passé à Pittsfield parce que c'est lui qui donnait les ordres. Mais il ne connaît pas tous les petits détails de la machination. Tu n'étais pas seul à Pittsfield, et tu n'étais pas seul à t'en sortir. J'ai l'impression que l'As des As avance à petits pas dans l'obscurité. On va lui donner un peu de lumière.

— OK, soupira Turrin. C'est toi qui décides. Mais je ne pourrai pas t'aider énormément. En revanche, je voulais te prévenir que Hal est en route, il sera au *Plaza* à midi et il souhaite te rencontrer. Il m'a dit que tu connaissais la routine.

— Je ferai de mon mieux, dit Bolan. J'ai vraiment besoin de faire un brin de causette avec lui.

— D'accord. Dis, fais gaffe.

Bolan ne pût s'empêcher de sourire.

— Tu sais bien que je suis la prudence même.

Tous deux raccrochèrent en rigolant, mais Bolan n'avait pas l'impression que c'était si drôle que ça. Les différentes pièces du puzzle commençaient à se mettre en place, et l'image qu'elles composaient était effrayante et brutale.

Il se dirigea vers la salle de bains. La porte était entrouverte, la douche coulait. La robe de chambre de Sally était suspendue à un crochet.

Mais ses vêtements avaient disparu, Sally Palmer avait disparu.

Il n'y avait aucune porte, aucune fenêtre, aucune ventilation qui aurait pu servir de passage. Pourtant personne n'était passé dans le studio pendant qu'il parlait au téléphone.

C'était incroyable. Bolan sentit son cœur se glacer; il était seul au douzième étage d'un immeuble qu'il ne connaissait pas.

Il n'y avait plus de questions à poser, plus de réponses à attendre.

Il n’y avait que du vide.

CHAPITRE X

Bolan découvrit le secret en moins de trente secondes. Il y avait un loquet au-dessus de l'armoire qui commandait une section du mur. Bolan passa dans une seconde salle de bains, identique à la première, et découvrit un second studio.

C'était bien joué, digne d'une *Ranger Girl*. Le refuge discret de Sally menait à un studio super-secret qui lui servait à passer d'un rôle à l'autre de sa double vie. Bolan découvrit également des robes, des perruques et tous les gadgets dont se servent les agents secrets.

Il découvrit aussi un petit mot épinglé à la porte. « Je t'avais dit que tu regretterais. »

Il sourit, comprenant qu'elle avait disparu de son plein gré. Il aurait préféré la mettre en sécurité, mais elle avait refusé, reprenant le large.

Bolan respectait son choix, mais celui-ci ne le rassurait pas. Il remit de l'ordre dans les tiroirs et le placard, referma la cloison secrète puis descendit dans le garage afin de fouiller la voiture de Barney Mathilda.

Il lui serait impossible de s'en servir sans avoir toute la Mafia à ses trousses.

Il regarda sous le siège arrière et trouva quelques pièces de monnaie, un billet de cinéma, une vieille frite racornie et un mouchoir sale.

Il y avait un petit .32 à canon court dissimulé entre les bouteilles du bar de la console. Bolan n'y toucha pas mais releva le numéro du radio-téléphone puis il ouvrit le coffre de la voiture.

Ce fut la découverte !

Le coffre était rempli de matériel électronique. Il y avait plusieurs boîtiers noirs de la taille d'un coffret de cigares, mais beaucoup plus lourds. Pourtant la majeure partie de l'équipement était fixe.

Intrigué, Bolan retourna à l'intérieur du véhicule et s'installa sur le siège arrière pour examiner la radio. Le panneau était amovible, cachant un tableau de bord très complet.

La Cadillac était un centre de sécurité dont l'équipement valait entièrement celui de la caravane de Bolan.

Quant aux boîtes noires, Bolan en connaissait bien l'usage pour les avoir souvent pratiquées. C'était le *nec plus ultra* en espionnage électronique; des récepteurs-enregistreurs capables de retransmettre en quelques minutes vingt-quatre heures d'écoute.

Le vieux Barney avait-il mis la ville entière sur table d'écoute ? Sans doute.

On lui ouvrait toutes les portes. Rien de plus simple pour Barney Mathilda que de poser un mini-micro chez ses amis tandis que son chauffeur dissimulait une boîte noire dans le jardin, sous le porche, ou dans le garage. Ainsi la surveillance permanente était mise en route.

On s'était toujours demandé comment les As connaissaient les moindres détails de la vie du plus simple des soldats, pouvant énumérer ses vices et ses qualités et lui dire comment il aimait qu'on lui prépare les œufs et comment il se débrouillait avec une femme; s'il avait de l'indigestion, de l'aérophagie ou des migraines.

Dès le départ, on aurait dû se douter de quelque chose.

Apparemment, personne ne l'avait fait. Pourtant n'importe quel ponte avec un peu de rang aurait gueulé comme un veau s'il avait su que sa propre famille écoutait tout ce qui se passait chez lui. Personne n'aurait supporté cela. Ils devenaient tous paranoïaques dès qu'ils imaginaient que la police les surveillait, alors que feraient-ils en apprenant que Barney…

Bolan ne put s'empêcher de sourire.

Le vieux Barney avait joué au plus fin, et il avait perdu.

Bolan rangea la voiture dans le coin le plus sombre du garage souterrain puis il quitta l'immeuble et prit un taxi, car il était temps de retrouver Hal Brognola au *Plaza*. Il devait absolument parler à Hal, et plus spécialement de Sally Palmer.

CHAPITRE XI

Selon son habitude, Bolan était au rendez-vous avec quinze minutes d'avance. Malgré l'amitié qu'il éprouvait à l'encontre de Hal Brognola, et malgré l'honnêteté et le courage de celui-ci, Bolan ne se rendait jamais à un rendez-vous sans avoir fait une reconnaissance complète des environs.

Après avoir vérifié qu'il n'y avait aucun piège, il se mit à attendre. A midi un taxi s'arrêta, et Brognola en descendit. S'il y avait eu un ennui, Brognola serait immédiatement entré dans le foyer de l'hôtel, et Bolan serait reparti. Mais Brognola fit quelques pas sur le trottoir tout en allumant un cigare. Bolan sortit à découvert et alluma une cigarette à son tour. Puis ils se dirigèrent l'un vers l'autre et se tendirent la main.

— Je n'arrive jamais à te repérer, déclara Brognola. Tu aurais pu passer à côté de moi et je ne t'aurais pas reconnu. Comment fais-tu ?

Ils se mirent à marcher lentement vers l'intersection.

— Ce n'est pas avec les yeux qu'on reconnaît quelqu'un comme moi, mais avec l'esprit. Si jamais je commence à me laisser reconnaître par tout le monde, je serai mort en dix secondes.

— Tu es déjà mort de toute façon.

— Tu parles !

— C'est William Rafferty, le chef des Incorruptibles, qui le dit. Tu ne quitteras jamais New York vivant.

— C'est la brigade anti-gang, n'est-ce pas ?

— Oui. J'ai essayé de t'obtenir leur coopération, mais Rafferty n'a rien voulu savoir. Il ne pense qu'à l'enterrement et aux conséquences que posera la mort d'Augie. Le vide qu'il laisse derrière lui.

— Il n'y a pas de vide, répondit Bolan. C'est tout le contraire.

— Comment ça ?

— Il n'y a aucun doute, Hal. Eritrea avait tout arrangé avant la mort d'Augie. C'est pour cette raison que le vieux a joué les prestidigitateurs et s'est réfugié à Pittsfield. Il avait peur. Convaincu qu'Eritrea l'aiderait un tout petit peu à mourir avant l'heure. Si je n'étais pas venu me mêler de leurs affaires, il est probable qu'Augie aurait réussi son coup. Apparemment la *Commissione* lui était

encore fidèle. C'est le seul atout dont il disposait, et sans moi ça aurait suffi. Mais voilà, j'ai foncé dans le tas, sans vraiment me rendre compte de ce qui se tramait. Le dernier rempart de Marinello s'est effondré, donnant les coudées franches à Eritrea. Maintenant il peut faire ce qu'il veut, et il en veut, crois-moi. Si jamais il réussit son coup, il nous posera de graves problèmes. Il est très intelligent, avec plus de cerveau que de muscles. Mais les muscles ce n'est pas difficile. Il pourra engager tous les tueurs qu'il voudra une fois en place.

— Ainsi c'est essentiellement Eritrea que tu veux supprimer ?

— Exactement.

Brognola toussa puis observa :

— Je m'étonne que tu ne l'aies pas encore tué.

— J'ai l'intention de faire mieux.

— Tu veux m'en parler ?

— Tu as envie de savoir ?

— Pas vraiment, mais ça fait partie du boulot.

Bolan s'esclaffa.

— Tu as des ennuis à Washington en ce moment, non ?

— Ce n'est pas la peine de retourner le couteau dans la plaie, observa amèrement Brognola.

— J'ai promis de te donner un homme de paille.

— C'est vrai, mais tu n'es pas obligé de tenir ta promesse. Les circonstances font que…

— Je vais la tenir, fit Bolan en lui coupant la parole. Léo est bien placé maintenant. Il vaudrait mieux qu'il reste où il est, n'est-ce pas ?

— C'est évident.

— Quel est ton dernier délai ?

— Il faut que je me présente au Sénat dans la journée, demain. Je vais probablement donner ma démission.

Bolan lui jeta un coup d'œil sceptique :

— Ça ne servirait pas à grand-chose.

— Ça épargnerait Léo, ainsi que sa femme et ses enfants.

— Tu es certain que l'indic est mort, Hal ? C'était bien le type qui a été assassiné hier ?

— Sans l'ombre d'un doute. Mais c'est une chose de supprimer un indic, c'en est une autre de défier le système judiciaire des Etats-Unis. Si je présente Léo au Sénat, il est foutu. Si je ne le présente pas,

il y aura une crise dans le gouvernement et je n'aurai pas d'autre choix que d'en accepter la responsabilité.

— Mais tu n'y tiens pas ?

— Je ne suis pas fou.

— Bon, alors on va continuer à travailler. Je vais te donner quelqu'un pour remplacer Léo. Tu le préfères vivant ou mort ?

— Tu me donnes le choix ?

— Oui. Si tout va bien, je vais te donner Eritrea.

Brognola ne se figea pas sur place mais il faillit en avaler son cigare.

— Quoi ! Non, mais tu es… comment ?

— Si tu le veux vivant, il se portera volontaire pour t'aider. Si tu le veux mort, je te donnerai son corps et tu diras ce que bon te semblera. En fait, j'aimerais mieux te le donner vivant, une solution plus élégante… Ça me donnera aussi le coup de pouce dont j'ai besoin pour faire aboutir mes projets en ce qui concerne New York.

— Attends, je m'y perds ! fit Brognola. Je ne comprends pas un mot de ce que tu me dis.

Bolan poussa un soupir puis expliqua :

— Mon idée est de te livrer Eritrea lorsqu'il sera complètement à genoux. Terrorisé. Il te suppliera de le laisser t'aider en échange de ta protection.

— Mais je le protégerai de qui ? De toi ?

Bolan secoua la tête.

— De ses associés. Depuis ce matin, je le charge. Je m'occupe d'une sacrée mise en scène. Quand j'aurai fini, ils se précipiteront sur lui et le transformeront en cadavre… après l'habituelle séance de torture dans une cave. A moins…

— A moins qu'il ne trouve un protecteur, dit pesamment Brognola.

— Exact. Tu peux le prendre en pension, logé, nourri, blanchi. En échange de quoi, il passe devant ta commission et déclare qu'il travaille pour le Justice Department depuis qu'il fait partie de la Mafia. Il faut dire aussi, Hal, qu'il est relativement propre; plus propre que Léo. Ainsi le gouvernement serait moins gêné par son soi-disant agent.

Ils continuèrent à marcher en silence puis Brognola poussa un soupir :

— Si tu y arrives, d'accord. Mais il ne nous reste que vingt-quatre heures.

— Si j'y arrive, tu l'auras en moins de douze heures.

— Tu es incroyable. Je n'arrive jamais à y croire. Je te vois faire, mais je n'y crois pas. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un mirage, d'une illusion. En revanche je commence à comprendre ce que tu espères réussir à New York. Il n'y a pas qu'Eritrea qui t'intéresse, tu prépares un grand coup, n'est-ce pas ? Crois-tu vraiment pouvoir les supprimer tous ?

Ils avaient presque contourné le pâté d'immeubles. Bolan consulta son chronographe.

— Retournons, suggéra-t-il. Je n'ai pas beaucoup de temps, alors mettons-nous d'accord. Tu as raison, j'ai des projets très ambitieux. Mais tu as tort de croire que j'entrevois la possibilité de supprimer les cinq familles; ce n'est pas possible, et je n'essayerai même pas de le faire. Tout le Milieu se trouve à New York en ce moment. Le pire ennemi de la Mafia est la Mafia elle-même. Tous sont méfiants, ils passent leur temps à se soupçonner entre eux. Je ne demande qu'à les aider en ce sens… Briser leur alliance, les séparer en petits groupes régionaux comme dans le temps. Je veux briser le cerveau et l'unité de l'Organisation. L'affaiblir en tout cas.

— Félicitations, grogna Brognola. C'est exactement le but de tous les agents fédéraux des Etats-Unis.

— Moi, j'ai une plus grande liberté d'action que vous autres, Hal, fit Bolan. Il se peut que j'y arrive. Eritrea est la clef. Il tente de les séduire avec son programme d'unification qui leur donnera mainmise sur tout le monde occidental. Mon premier but est de complètement discréditer Eritrea pour que son plan de centralisation tombe avec lui. Et puis, j'ai une chance inouïe : savoir qui est l'As des As est un sacré atout. Savoir, en plus, qu'il a mis tout le monde sur écoute est de la dynamite. Il suffit d'une étincelle pour déclencher la guerre civile. Mais il y a plus…

— Attends ! Ce type, qui est-ce ?

— N'avale pas ton cigare. Barney Mathilda.

— T'as des preuves ?

— Tu ne me crois pas ?

— A priori, non. J'ai un agent avec lui depuis…

— Hal, je viens de voir Sally.

Brognola le fixa d'un regard dur.

— Et alors ?

— C'est elle qu'il faut remercier. Elle a tout découvert il y a quelque temps, mais elle ne voulait pas encore te le dire parce qu'elle avait peur que tu la retires. Elle voulait obtenir des preuves irréfutables. Il ne faut pas la blâmer, Hal, elle a fait un travail extraordinaire.

— Et comment ! fulmina Brognola. Tu as raison, je l'aurais rappelée sans une seconde d'hésitation. Nous avions choisi Barney parce qu'il se promène partout. Nous pensions que ce serait une place idéale pour elle. Elle n'avait qu'une chose à faire : nous raconter tout ce qu'elle voyait, toutes les fréquentations de Barney. Dès qu'elle m'a appris qu'il la faisait travailler pour lui, j'ai voulu la retirer. Trop dangereux. Mais elle m'a persuadé de la laisser faire. Ainsi, c'est le vieux Barney qui mène la danse ?

Bolan acquiesça :

— Je t'ai dit qu'il connaissait les secrets de tout le monde. C'est parce qu'il les écoute tous depuis sa voiture qui est aussi bien équipée en électronique que ma caravane. Tu sais que les As savaient toujours tout sur tout le monde; c'est normal, il y avait des micros et des émetteurs partout. Je parie qu'il dispose d'une légion de limousines qu'il a disséminées à travers les Etats-Unis.

— En effet, la prise est belle. Je me demande depuis quand il fait ça.

— Depuis des lustres, et le plus beau c'est que c'est Barney qui mène les dissidents contre Eritrea. C'est lui qui a manigancé la fuite d'Augie, et c'est lui qui envoyait des As à travers tout le pays pour rallier tous ceux sur qui il avait des preuves. Hal, Barney Mathilda est Peter !

— Doux Jésus !

— Non, fit Bolan en souriant. C'est Augie qui était Jésus. Barney est Peter – le roc sur lequel est bâtie l'Eglise. Un autre fait joue en ma faveur : Eritrea hait les As, et la première chose qu'il fera s'il arrive à prendre le pouvoir sera de démanteler la Gestapo de la Mafia. Barney le sait et il fera de son mieux pour l'en empêcher, c'est une question de vie ou de mort pour lui. Cependant, il n'est pas tout-puissant. Tant qu'Augie était là, Barney pouvait agir à sa guise, dans l'ombre. Comme dit Sally : lequel des deux était vraiment le grand chef ? A

mon avis il s'agissait d'un partage du pouvoir parce qu'ils avaient besoin l'un de l'autre. Depuis la mort d'Augie, Barney n'a plus d'ombre pour se dissimuler. Il est devenu vulnérable. Et comme la plupart des *capi* de la jeune génération haïssent les As aussi viscéralement qu'Eritrea, tu imagines dans quelle position se trouve Barney.

— Je ne vois pas vraiment ce que tu vas faire, dit Brognola. C'est très confus, laisse-moi le temps de comprendre. Et Sally ?

— Elle m'inquiète, avoua Bolan.

— Tu pourrais la persuader de s'éclipser, suggéra Brognola.

— J'ai essayé. Elle est têtue comme une mule, et elle est loin d'être bête. Elle m'a filé entre les doigts. Elle est trop intelligente pour essayer de retrouver Barney, mais elle est repartie avec une idée en tête.

— Quelle poisse ! fit Brognola.

Ils ne dirent rien pendant quelques instants, s'arrêtant à l'endroit où ils s'étaient rencontrés.

— Je vais essayer de la retrouver, Hal. Ne perds pas Léo de vue, je crois qu'il a des ennuis. Je vais lui remettre la limousine de Barney; il saura comment en tirer un avantage.

— Il sait, à propos de Barney ?

— Oui. Il ne faut pas sous-estimer Léo; c'est un tigre. Je l'ai vu à l'œuvre. Je vais le laisser s'occuper de Barney et je vais me consacrer à Eritrea. Cette fois, je suis optimiste, Hal.

Brognola jeta son cigare et enfonça les mains dans ses poches.

— Moi aussi, tu sais. J'ai confiance en toi, ce que je ne peux pas dire de la plupart de mes contemporains. Fais comme tu voudras, je suis de ton côté. Advienne que pourra.

Ils se tendirent la main et Bolan lui dit :

— J'ai beaucoup de respect pour toi, Hal. Je suis heureux que tu me fasses confiance. Je ferai de mon mieux.

Il lui fit un clin d'œil puis s'éloigna.

CHAPITRE XII

Bolan trouva un message sur son répondeur automatique lorsqu'il monta dans la caravane. C'était la voix de Léo Turrin. Le message était bref et urgent.

— Je suis en mauvaise posture. Je t'appelle ici parce que je ne sais pas quand je pourrai de nouveau téléphoner. Peter a débarqué avec deux pontes. Ils m'ont interrogé durant une demi-heure; ils voulaient tout savoir sur ce qui s'est passé hier. Je n'ai pas omis le moindre détail, jouant le jeu de mon nouveau parrain. En tant que professionnel, je n'ai jamais été questionné de cette façon de ma vie. La météo est à l'orage. Il y a une réunion de tous les grands prévue à quatorze heures. Mon parrain n'a pas été invité, ni même informé. On m'a donné l'ordre de rester sur place pour répondre à d'autres questions. Ça sent le roussi. A l'est, au vingt-septième.

Léo avait laissé le message à douze heures vingt-cinq; il était déjà treize heures. En clair Barney Mathilda et deux *capi* avaient interrogé Turrin qui avait raconté la version de David Eritrea. Le résultat était que les cinq familles se réunissaient à l'insu d'Eritrea. Etant donné les circonstances il était évident que Barney Mathilda se sentait suffisamment fort pour convaincre le conseil de ruiner le plan d'Eritrea. La réunion se tiendrait dans la salle est au vingt-septième étage – là où se trouvait l'administration de la *Commissione*.

Bolan prit le téléphone et composa le numéro de la maison de Marinello à Long Island. Un certain de Florio le fit patienter plus d'une minute, puis lui passa David Eritrea. Bolan était sûr d'avoir entendu deux combinés se décrocher simultanément. Billy Gino se trouvait probablement sur l'autre poste.

— Qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ! explosa Eritrea.

— C'est exactement la question que je voulais te poser, rétorqua froidement Bolan. La ville est sens dessus dessous. Je t'ai surestimé, David.

— Comment ça ? s'écria Eritrea. Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne t'ai jamais dit d'aller buter tout le monde ! Tu me prends pour qui, Frank Anastasia ? C'est vraiment con… on a l'impression que c'est moi qui ai ordonné ces exécutions. Je n'aime pas ça, Oméga !

— Quelqu'un parmi nous est complètement fou, dit Bolan.

— Attends ! Attends une minute, s'impatienta Eritrea. Tu prétends que ce n'est pas toi qui… ?

— Tu t'imagines que c'est moi ? demanda Bolan d'une voix glaciale.

Eritrea se dégonfla, sa colère s'évanouit subitement.

— Mais je pensais que… logiquement, je ne… mais si ce n'est pas toi, c'est qui ?

— Ecoute, je ne t'ai pas appelé pour répondre à des questions idiotes, lui dit Bolan. Je voulais te dire que tu es en train de rater le coche. Il est peut-être déjà trop tard. Ils se rencontrent tous à quatorze heures.

— Qui se rencontre ? demanda Eritrea d'une voix effrayée.

— Tout New York. Je pense que tu devrais y aller.

— Et comment ! A quatorze heures. Où ? Au dernier étage ?

— Dans la salle est, au vingt-septième étage. David… ?

— Oui ?

— Découvre celui qui a tout manigancé, et tu auras découvert Peter.

— Attends, attends ! Je veux que tu sois là, toi et tous les tiens. Il est temps de nous montrer en force.

— J'y serai. C'est toi, Billy, sur l'autre poste ?

— Il n'y a rien qui vous échappe, n'est-ce pas ? constata Billy Gino d'une voix sombre.

— Pas beaucoup, Billy, pas beaucoup. Venez en force. Je vous attendrai devant et j'entrerai avec vous. Ça fera plus d'effet.

— Vous voulez dire devant la rampe sud ?

— Parfait. A tout à l'heure, David.

— C'est ça, répondit Eritrea d'une voix morose.

— Ça sera mieux comme ça. On pourra vider notre sac et conclure.

— Oui. Oui.

— Je t'offrirai peut-être la tête de Peter.

— Dans un sac en papier ! grinça rageusement le futur grand *capo* en raccrochant.

C'était un ordre, et Eritrea n'était même pas encore un *capo !*

Bolan ouvrit le placard pour choisir son déguisement…

CHAPITRE XIII

Bolan savait que c'était de la démence de se rendre dans l'antre de la *Commissione* en compagnie d'Eritrea. La situation échappait à son contrôle. Les événements se succédaient beaucoup trop vite. Une pénétration en douceur chez l'ennemi était contraire à toute stratégie de bon sens.

Pourtant, il fallait y aller.

Bolan enfila la combinaison de combat noire puis s'habilla d'un complet clair plus en rapport avec le personnage qu'il incarnait. Il rangea le Beretta sous son aisselle gauche et accrocha deux chargeurs au harnais dissimulé sous sa veste. Il mit encore deux chargeurs dans sa poche revolver et fixa deux harnais supplémentaires autour de ses mollets. Il prit un attaché-case rempli de gadgets meurtriers.

Le cortège des voitures venant de Long Island arriva devant l'immeuble à 14 h 08, ce qui était admirable vu les embouteillages new-yorkais. Il y avait quatre longues limousines remplies de tueurs à gages, la mine effrayante. David Eritrea se trouvait dans la seconde voiture; Billy Gino dans la première.

Bolan se montra lorsqu'il vit ralentir la première voiture près de la rampe d'accès; la portière s'ouvrit rapidement, et Bolan se laissa tomber sur la banquette. La voiture accéléra de nouveau et descendit dans le garage. Billy Gino se rapprocha du chauffeur pour faire de la place à Bolan et grogna :

— Je n'étais pas sûr que c'était vous, monsieur. On est un peu en retard.

— Ce n'est pas trop grave, répondit Bolan. Il suffit de les prendre la main dans le sac, n'est-ce pas ?

— Heu… je ne sais pas si je comprends exactement ce que…

— C'est la routine, Billy. Agis comme d'habitude; je te ferai signe lorsqu'il faudra changer de tactique.

La voix nerveuse d'Eritrea vibra dans le haut-parleur de la radio qui reliait les deux voitures :

— Où sont tes hommes, nom de Dieu ?

Billy Gino lui tendit le micro.

— Ils sont tout autour, David. Calme-toi. Tu contrôles tout.

Eritrea ne répondit rien. Les voitures descendirent dans le garage situé sous le gratte-ciel. L'ensemble de cet immeuble était occupé par des sociétés tout à fait normales. Il n'y avait que les trois derniers étages qui servaient à la Mafia. Au vingt-sixième et au vingt-septième il y avait les quartiers administratifs de l'organisation internationale; le dernier étage était réservé aux rencontres des cinq *capi* new-yorkais avec des hommes d'affaires, avec des représentants étrangers auxquels on voulait faire honneur, ou pour les réunions très spéciales de la C*ommissione* concernant la stratégie mondiale ou les affaires intérieures du commandement. Le conseil qui concernait Eritrea s'était réuni au vingt-septième étage pour deux raisons : premièrement cela réduisait l'importance qu'on accordait à Eritrea, deuxièmement, cela permettait à tout le monde d'assister au conseil, et les grands *capi* se sentaient moins traîtres étant donné que tout le monde savait ce qui se passait, et qu'ils ne se réunissaient pas à huis clos. Bolan comprenait fort bien la mentalité des mafiosi.

Il ne s'était jamais rendu sur place, mais il connaissait par cœur les trois derniers étages grâce aux rapports que lui avait faits Léo Turrin. Il était tendu comme la corde d'un arc lorsque le convoi s'arrêta près des ascenseurs.

Il quitta le véhicule de tête avant que celui-ci ne soit arrêté, et commença à enregistrer la situation. Billy Gino sortit derrière lui, un talkie-walkie à la main. Des hommes quittèrent aussitôt les autres voitures et se placèrent stratégiquement à travers le sous-sol. Bolan revint lentement vers la seconde voiture, se pencha près de la portière entrouverte et fixa Eritrea.

— Tu peux sortir, tout va bien.

Mais Eritrea voulut se le faire confirmer par un autre. Il prit un talkie-walkie :

— Qu'en dis-tu, Billy ?

— Ils sont tous là, répondit Gino. J'ai repéré les voitures de Mr. Pelotti, Mr. Di Anglia, Mr. Gustini et Mr. Fortuna. Il n'y a rien d'anormal.

— Combien d'hommes ?

— Juste les conducteurs. Ils sont tous ensemble près du bureau. Il ne se passe rien; ils ne sont pour ainsi dire pas armés.

Alors Eritrea consentit à quitter les tôles renforcées et les vitres pare-balles de sa limousine. Il passa rapidement près de Bolan sans

lui accorder le moindre regard, et fut aussitôt entouré par un groupe de gardes du corps qui l'accompagna jusqu'aux ascenseurs.

Bolan les suivit, attaché-case à la main, les yeux et les oreilles aux aguets, sensible au moindre changement dans cette mise en scène de western. Mais les hommes ne faisaient pas du cinéma. Ce comportement leur était naturel. Dès qu'ils quittaient leur territoire protégé, ils se transformaient en bêtes sauvages. C'était une curieuse façon de vivre, mais ils n'en connaissaient pas d'autre. Par leur propre logique implacable, ils devenaient victimes, tombant dans les pièges qu'ils avaient eux-mêmes tendus.

Deux ascenseurs avaient été appelés et se trouvaient maintenant immobiles dans le sous-sol, les portes tenues par des gardes du corps. D'autres tueurs avaient pris place sur les rampes d'accès et dans les escaliers. Bolan estima qu'il y avait environ trente-cinq hommes, ce qui était énorme pour rendre visite à la *Commissione*.

Eritrea entra dans l'ascenseur et se laissa encadrer par six gardes. Il s'adressa à l'un des hommes de Billy Gino :

— Dis à Billy de laisser un homme avec les conducteurs; je ne veux pas qu'ils téléphonent là-haut.

Puis il fixa enfin Bolan.

— Alors, tu viens ?

— Vas-y d'abord, lança Bolan. Je monterai avec Billy. Tu ne tiens pas à ce que j'ouvre la porte du conseil quand même ?

— Ça fait pas mal de temps que je me débrouille tout seul, lança Eritrea. Souviens-t'en, Oméga. Nous avons un compte à régler tous les deux.

— Est-ce que ça veut dire que tu ne veux plus de mon soutien ? demanda froidement Bolan.

— Je l'exige ! grinça Eritrea.

Les portes de l'ascenseur se fermèrent. Bolan se retourna et fixa les hommes autour de lui, le regard de glace.

— Souvenez-vous de ça, leur dit-il.

L'un des hommes toussa nerveusement, le regard inquiet, gêné.

— Oui, monsieur.

Billy Gino entendit l'échange entre Bolan et les gardes.

— Qu'ils se souviennent de quoi ?

— Le moment est venu, Billy, lui dit Bolan. Il est en train de craquer. Parce qu'il a trahi Augie il imagine que tout le monde va lui

faire la même chose.

Gino le fixa, tendu et surpris.

— Comment ça, il a trahi Augie ?

— Tout le monde le dit, Billy. Le moment est venu de choisir son camp.

Gino ne savait pas quoi faire. Il tapa sur le dos de l'homme qui continuait à tousser et lui dit :

— Rassemble tous les conducteurs avec Julio et Freddie. Je veux qu'on déplace les voitures, face à la sortie.

L'homme acquiesça, s'efforçant de ne plus tousser pour chuchoter d'une voix étranglée :

— Mr. Eritrea nous avait dit de ne pas laisser moisir les autres conducteurs.

— C'est ça, dit Gino. Va.

Il jeta un coup d'œil sur Bolan puis entra dans l'ascenseur.

— Parlons en montant, suggéra-t-il.

Bolan y entra à son tour, lui dit à voix basse :

— Envoie tes hommes au dernier étage. Il ne faut pas que nous débarquions en masse au vingt-septième. Ça pourrait encore nous claquer entre les pattes.

Billy Gino était encore sous le coup de la révélation de Bolan, mais il accepta sa suggestion et transmit l'ordre à ses hommes. Puis il appuya sur le bouton pour monter.

— Je n'aime pas te le demander, Billy, dit Bolan, mais le moment est venu. Es-tu avec moi ?

Le sens de sa question n'échappa pas à Billy Gino. L'appel au devoir. Gino s'était déjà déclaré, car il était plus simple dans ce monde turbulent de s'accrocher aux basques d'un homme en qui on avait confiance plutôt que d'essayer de suivre une ligne politique imprécise.

— Je comprends, dit Billy Gino. Dites-moi ce qu'il faut faire, et ça sera fait. Mais j'avoue ne pas comprendre ce qui se passe ici.

Pas plus que Bolan qui espérait que la suite lui donnerait l'occasion de saisir sa chance. Au vingt-septième, il empêcha les portes de s'ouvrir et dit :

— Je monte au dernier. Descends ici et vois comment ça se passe. Ils sont dans la salle est. Une fois que tu te seras mis au parfum, rassemble tes hommes et monte avec eux. Je veux…

— Deux des quatre hommes sont ceux d'Eritrea. Personnellement. Je ne crois pas qu'ils acceptent de monter.

Bolan haussa les épaules.

— C'est dans leur intérêt que je l'ai dit. Qu'ils montent ou non ne changera rien. Les *capi* savent tout, Billy. Augie l'a traité comme un fils et il l'a trahi. Demain Augie sera enterré à cause d'Eritrea, parce que sans lui il ne serait jamais allé à Pittsfield. Je regrette de l'annoncer si crûment, mais il faut décider de quel côté tu seras. Ceux qui préfèrent rester en bas n'ont qu'à y rester.

Une vague lueur brillait au fond du regard de Gino.

— Barney m'a dit qu'il fallait séparer le bouc des brebis. Je me pose des questions depuis qu'il m'a dit ça. En fait, je ne me souviens pas quand j'ai vu Augie pour la dernière fois… Ça fait des semaines. Qu'est-ce que c'est que ce truc avec le bouc et les brebis, Oméga ?

— Les brebis suivent le bouc jusqu'à l'abattoir, Billy. Au dernier moment celui-ci quitte le troupeau qui va à la mort.

— Compris. Bon, je vais voir ce qui se passe et je monte aussitôt.

— Dès que tu pourras, lui dit Bolan en laissant s'ouvrir les portes de l'ascenseur.

Billy Gino quitta l'ascenseur, et Léo Turrin y pénétra. Les deux hommes échangèrent un regard étonné puis Turrin sourit et dit :

— Salut, Billy.

— Bonjour, Mr. Turrin, répondit Gino en consultant Bolan du regard.

Bolan acquiesça discrètement et lui fit un clin d'œil.

Les portes se refermèrent, et l'ascenseur commença à monter.

Léo Turrin s'adossa contre la paroi au fond de la cabine, ferma les yeux et poussa un soupir.

— Je n'en crois pas mes yeux, fit-il.

— J'ai reçu ton message, lui dit Bolan.

— Ça ne change rien, je n'y crois pas. C'est de la folie. Tu ne peux pas te balader ici !

Bolan rit doucement.

— Jusqu'à présent ça ne marche pas trop mal.

— Mais ne sais-tu pas qu'il y a toute la Mafia de New York dans cet immeuble ?

Bolan fit stopper l'ascenseur entre les deux étages.

— Ça nous donnera un peu plus de temps, expliqua-t-il. Je me sens en sûreté dans la foule. Et toi ? Que se passe-t-il ?

— J'aurais dû me douter que c'était toi quand j'ai vu arriver Eritrea. Nous étions à deux doigts de nous entre-tuer là-dedans. Eritrea a dit à tout le monde sauf aux *capi* de quitter la salle. Ils s'engueulent en ce moment. Le foyer est rempli de types qui ont le doigt sur la détente. Barney m'a dit de monter pour alerter les As de service.

— Comment réagit-il, Léo ?

— Comme un vieux politicard. Il connaît la routine. Tu avais raison à son sujet. C'est un vrai requin. Je ne comprends pas qu'on ne s'en soit jamais rendu compte.

Bolan lâcha un soupir :

— On voit ce qu'on nous montre, Léo. Bon, dis-moi, combien d'As y a-t-il là-haut ?

— Je ne sais pas. Une douzaine, je pense. Mais ce sont tous des As.

— Des gros ou des petits ?

— Un ou deux As noirs, les autres rouges. Mais même les rouges sont méchants.

— OK, fit Bolan en laissant repartir l'ascenseur. Prépare-toi.

— A quoi ?

— On va prendre le dernier étage.

— C'est pas vrai, gémit Turrin.

Les portes s'ouvrirent, et l'Exécuteur sortit dans le foyer rempli de voix en colère.

Il renversa la tête et hurla :

— Ça va, ça va, silence ! Du calme, les gars ! Ça suffit comme ça ! Ça suffit !

Il entendit Léo Turrin murmurer tout près de lui :

— C'est pas vrai, c'est pas vrai…

CHAPITRE XIV

Tous les tueurs de Long Island étaient là, ils se heurtaient aux gardes du dernier étage qui voulaient les faire redescendre. L'entrée où se trouvait l'ascenseur était déserte mais le foyer était rempli d'hommes qui criaient, s'insultaient, se bousculaient.

Bolan se lança au centre de la mêlée, invectivant les uns, insultant les autres d'une voix autoritaire. Il en gifla certains, en repoussa d'autres et se fraya un passage jusqu'au centre de la pièce, laissant un silence embarrassé dans son sillage. Il découvrit un groupe d'As rouges engagés dans une dispute avec les chefs d'équipe de Long Island.

Bolan s'interposa et les fixa tous tour à tour, le regard glacial. Un chef d'équipe qui s'appelait Julio fut le premier à baisser les yeux. Il fit un pas en arrière puis expliqua à celui qu'il croyait être Oméga :

— Ces types nous ont dit qu'il fallait attendre dans le garage, monsieur.

— Vous avez tous raison, répondit doucement Bolan. Les uns et les autres.

Il fixa maintenant un As rouge, lui envoya un regard à réfrigérer l'enfer.

— Ils ne bougeront pas d'ici, d'accord ? Faites-leur de la place.

L'As lui répondit d'une voix presque aussi froide que la sienne, mais poliment :

— Nous avions reçu l'ordre de ne laisser monter personne, monsieur.

— Il y a contrordre, expliqua Bolan.

Il s'adressa à Léo Turrin :

— Qu'on leur fasse de la place, qu'on les mette à l'aise. Nous sommes une grande famille, n'est-ce pas ?

— Exact, lança Turrin.

Il grimpa sur une chaise et leva les bras pour attirer l'attention de tous.

— Hé ! cria-t-il. Un peu de calme. Vous n'avez pas soif ? Moi je prendrais bien une bière ! Pas vous ?

L’atmosphère se détendit aussitôt. Il n’y eut plus aucune protestation et le groupe d’hommes se dirigea immédiatement vers le fond de la salle où se trouvait une longue table couverte de rafraîchissements.

Turrin s’adressa à l’As rouge qui semblait parler pour les autres :

— C’est pas mieux comme ça ? Pas la peine de jouer à qui sait crier le plus fort.

— Je suivais les ordres, monsieur Turrin, répondit l’homme sans prêter la moindre attention au reproche qu’on lui faisait. Mr. Orion m’a dit qu’il voulait que cet étage reste vide, je fais ce qu’il faut. Vous devriez…

— Il y a du nouveau, grinça Turrin. C’est à Orion de se mettre au courant ! On vous demande tous en bas. Allez me le chercher.

L’homme jeta un coup d’œil sur Bolan puis fixa de nouveau Turrin.

— Peter le veut, dit doucement Bolan.

L’As rouge réagit comme si on l’avait giflé. Il fit signe à son assistant de l’accompagner, puis ils s’éloignèrent en direction des salles privées, dans le fond. Les autres leur emboîtèrent le pas, sans hésiter, se rendant dans la petite salle privée au fond, qui servait de bureau.

Turrin mordilla nerveusement son cigare et marmonna :

— Et maintenant ?

— On attend, dit Bolan. Qui est Orion ?

Il posa une fesse sur le rebord du bureau et alluma une cigarette.

— Je n’en ai aucune idée, répondit Turrin. Le responsable sans doute, un As noir. Tu as dit le mot magique; j’espère que ça ne va pas nous sauter à la figure.

— Je vais aller là-dedans, prendre les choses en main, dit Bolan. Reste ici pour que tout le monde se calme. Billy Gino va monter dans un instant; envoie-le-moi.

Turrin n’était pas à l’aise.

— Franchement, je ne vois pas ce que tu espères accomplir. C’est incroyable que tu aies pu venir jusqu’ici. Tu ferais mieux de monter dans l’ascenseur et de filer pendant qu’il en est encore temps. Tu ne sais pas ce que tu vas trouver derrière la porte. Ça pourrait mal tourner; Barney t’a reconnu. Imagine qu’il te voie, ou que David lui

dise que tu es dans l'immeuble ? Il ferait bloquer toutes les sorties en deux minutes.

— On ne gagne jamais en étant prudent, Léo, fit doucement Bolan. Je veux tenter le coup.

— Tu crois vraiment réussir ?

— Je crois que c'est très possible.

Turrin lui sourit.

— Alors je te regarde.

Bolan lui rendit son sourire, prit son attaché-case et se dirigea vers le petit bureau.

A Dieu vat…

CHAPITRE XV

Il y avait trois petits bureaux au-delà de la grande salle de conférences. Les As étaient entrés dans le bureau à l'extrême gauche. Bolan ouvrit la porte du centre; elle n'était pas fermée à clef. Il y avait un grand bureau en bois d'acajou derrière lequel une immense baie vitrée laissait découvrir le panorama impressionnant de Manhattan. De chaque côté de la pièce, une porte donnait dans les autres bureaux. Il y avait également un système de surveillance vidéo – qui ne fonctionnait pas –, deux bibliothèques remplies de livres reliés, des fauteuils en cuir, un divan, un petit bar et des posters de nus grandeur nature sur les murs.

Ce n'était pas le bureau de Barney Mathilda; il n'aurait jamais osé s'installer dans l'immeuble de la *Commissione,* mais il s'agissait bien du bureau d'un personnage très haut placé.

Il y avait une odeur de neuf, les meubles n'avaient jamais servi et dans le bar toutes les bouteilles étaient intactes.

Bolan saisit une bouteille de vodka Eristoff ouvrit la porte de communication qui donnait dans le bureau à gauche, arrêtant net les cinq hommes qui étaient en train de sortir par l'autre porte. Ils le fixèrent, stupéfaits. Comme l'avait imaginé Bolan, le petit bureau ressemblait à un taudis en comparaison de celui qu'il occupait.

Il leur montra la bouteille.

— Entrez, fit-il d'une voix aimable. On va causer.

Il leur tourna le dos, et passa derrière le bureau en acajou. Les cinq hommes le suivirent, l'expression incertaine.

Orion avait dans les trente-cinq ans. Il se déplaçait avec la souplesse d'un félin. Il était de taille moyenne, assez beau. Son visage ne portait aucune trace de chirurgie esthétique comme c'est si souvent le cas d'un As chevronné. Sa promotion était donc récente, et rien ne le distinguait de ses anciens collègues, les As rouges.

— Fermez la porte, dit Bolan dès qu'ils furent tous entrés.

Il ouvrit la bouteille de vodka et leur dit :

— Prenez des verres.

L'As rouge auquel il avait eu affaire dans l'entrée se chargea de ramener six verres qu'il posa sur un plateau avant de revenir près des

autres.

Il y avait un silence complet; Bolan leur versa à tous une bonne rasade. Il posa la bouteille près du plateau puis tendit la main.

— Montrez-moi d'abord vos cartes, fit-il.

Lentement, les unes après les autres, cinq cartes plastifiées tombèrent sur le bureau. Cinq rouges, une noire. Bolan les prit, les examina lentement. Puis il les posa en tas devant lui et leur dit :

— Détendez-vous. On va fêter votre promotion. Vous prenez tous du galon. A toi les honneurs, Orion. Va me chercher de quoi identifier ces messieurs.

Orion sourit puis s'esclaffa; il donna une tape amicale sur les fesses de l'homme qui se trouvait à côté de lui puis se dirigea vers une des bibliothèques, revenant avec un livre épais qu'il posa sur le bureau devant Bolan.

— Non, non, dit Bolan. A toi de jouer.

Orion était au comble de la joie.

Le livre était en fait une boîte déguisée, dans laquelle il y avait plusieurs jeux de cartes à jouer et une machine pour les numéroter. Orion brancha la machine et choisit cinq cartes parmi les noires.

— Trèfle, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Bolan.

— Pour eux. Pique pour toi.

Orion n'en revenait pas. Bolan l'avait bien jugé; il avait été promu tout récemment. Il était ravi de cette ascension météorique, car un As de pique était le fin du fin.

— C'est ta nouvelle équipe, Orion. Demain on s'occupera de vous faire faire un nouveau visage et une nouvelle identité. Vous en aurez besoin.

C'était une promesse nuancée de menace. Les cinq hommes cessèrent de sourire un peu effrayés par ce subit accroissement de leurs responsabilités. Ils prirent tous une attitude solennelle, comme des premiers communiants.

Pas une seule fois il ne leur vint à l'esprit de questionner l'autorité de Bolan. Pas plus qu'ils n'hésitèrent à suivre les ordres qu'il leur donna. Le prenaient-ils pour Peter ? Sinon, pour son lieutenant privilégié, en tout cas.

— Vous allez partir aussitôt, expliqua Bolan. Ne parlez à personne, n'écoutez pas si on vous parle. Passez par la sortie

principale au rez-de-chaussée, prenez un taxi et faites-vous conduire jusqu'à Long Island.

Bolan écrivit une adresse sur un bout de papier et le tendit à Orion.

— Allez ici. Foutez à la porte ceux qui s'y trouvent, peu importe qui ça peut être. Vous occupez les lieux. Personne n'y entre sans mon accord.

— C'est l'adresse de Barney Mathilda, dit Orion.

— Exact.

— On y reste jusqu'à quand ?

— Jusqu'à ce que je vous dise d'en repartir.

Les nouveaux As échangèrent un coup d'œil, impressionnés.

— Qu'est-ce qu'il a fait, Barney ? demanda Orion.

— Il s'est foutu dans de beaux draps, gronda Bolan. C'est tout. Allez-y, partez.

— Comment est-ce qu'on doit vous appeler, monsieur ?

— Phénix.

— Phénix ?

— C'est l'oiseau qui renaît de ses cendres, expliqua Bolan.

— Ah oui, compris. Heu… dîtes, nous sommes seuls ici. Vous vous en sortirez tout seul ? Je veux dire, il se passe des choses…

— Vous étiez les seuls, dit Bolan. Ce n'est plus le cas. Ne vous en faites pas pour moi. A vous le travail le plus délicat.

Bolan leur serra la main et les accompagna jusqu'à la porte. Puis il ferma la porte à clef et regagna le bureau principal, passa à côté et ferma l'autre petit bureau à clef, il revint dans la grande salle où il reprit son attaché-case.

Il fallait faire vite. Il assembla le petit PM, enclencha le chargeur. Ensuite, il prit le harnais d'alpiniste qu'il n'avait pas eu le temps de tester. C'était risqué, mais au moins il en connaissait le fonctionnement.

Il entendit frapper à la porte et enfourna tout dans un tiroir. Il ouvrit la porte.

C'était Léo Turrin et Billy Gino.

Turrin ne comprenait rien à tout ce qui se passait, son regard était à la fois inquiet et perplexe.

— Orion et ses hommes viennent de partir, parvint-il à dire. Tu leur as donné des ordres ?

Bolan jeta un coup d'œil sur Billy Gino avant de répondre :

— Je les ai envoyés chez Barney Mathilda.

Billy Gino n'avait jamais vu ce bureau, et il était extrêmement impressionné. Il contempla Bolan-Oméga d'un regard très admiratif.

Il remarqua le plateau et les verres sur le bureau.

— On dirait qu'on a fêté quelque chose, dit-il.

— Oui, le renouveau, dit Bolan. Ton tour viendra, Billy. J'ai décidé de donner encore une chance à ton patron, mais pas une de plus. Tu veux bien qu'on lui donne encore une chance ?

— Comme vous voudrez, dit Gino.

— OK, voilà ce que tu vas faire. Dis à Julio de rester devant la porte de ce bureau. Je ne veux pas qu'on y entre. Personne. Qu'il garde son équipe près de lui. Emmène les autres hommes dans le foyer de la salle est et gardez la porte. Personne n'en sort. Compris ? Personne.

— Comme vous voudrez, monsieur, fit nerveusement Gino. Ce sera exactement comme vous voudrez.

— Je sais, Billy, dit Bolan d'une voix amicale. Bon, que se passe-t-il en bas ?

— C'est plus calme. Ils ont demandé du vin et cinq verres. Apparemment ils vont se mettre d'accord. David est venu jusqu'à la porte et il m'a dit que je pouvais me détendre. Il était tout content. Mais la porte est toujours fermée. Huis clos.

— Que fait Barney ?

— Barney ?

La question parut l'étonner.

— Il est assis à côté de la porte comme tout le monde.

— Barney et qui d'autre ?

— Vous voulez leurs noms ? Il y en a plus d'une douzaine. Les lieutenants et les gardes du corps.

— A mon avis ils sont plutôt une vingtaine, dit Turrin.

— Peut-être, fit Gino. Ils font les cent pas, c'est dur de les compter.

— Séparons-les, suggéra Bolan. Dis aux lieutenants de monter avec leurs hommes, Billy. Mais tu ne feras jamais décamper les gardes du corps, alors laisse-les où ils sont. Dis-leur de s'installer, que ça risque d'être long. Vas-y.

— Bien, fit Gino en allant jusqu'à la porte. Je vais dire à Julio de ne pas bouger d'ici. Personne n'entrera, vous pouvez compter là-dessus.

Bolan reprit son équipement dans le tiroir dès que la porte se referma.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda nerveusement Turrin.

— La seule chose qui reste à faire, répondit Bolan. Tu es toujours d'accord ?

Le visage de Turrin trahissait son inquiétude, mais sa voix avait repris de l'assurance.

— On a été jusque là. Pourquoi ne pas continuer ?

Bolan passa une corde en nylon dans le harnais d'alpiniste.

— OK. On va passer la corde au cou à David, une fois pour toutes. Je pensais bien qu'il les ramènerait à de meilleurs sentiments. Il est adroit et il en veut.

— Tu avais tout prévu comme ça, non ? demanda Turrin.

Il regarda Bolan. Préparant le harnais, celui-ci lui sourit rapidement.

— Je ne savais pas comment j'allais faire, Léo, mais je n'allais pas venir sans mon matériel. Va voir où se trouve la salle est sur la façade.

Turrin s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit et se pencha dehors.

— En dessous et à droite. Ça ne sera pas facile. Tu veux que je fasse défiler le filin ?

— Pas nécessaire, c'est un appareil automatique. Il faut seulement que je trouve un endroit pour l'attacher de manière à ne pas le coincer. Voici ce que je voudrais que tu fasses. Descends au vingt-sixième. Dès que tu y seras, fais évacuer la salle qui se trouve sous la salle est du vingt-septième. Que tout le monde s'en aille.

— Facile, dit Turrin. Il n'y a presque personne. Le menu fretin est en congé jusqu'à l'enterrement.

— Tant mieux, dit Bolan avec soulagement. Il me faudra une fenêtre ouverte juste en dessous de la salle est.

— Tu la trouveras ouverte, promit Turrin. Et ensuite ?

— Ensuite tu monteras à toute vitesse dans la salle est. Il faut qu'on t'y voit, c'est impératif. Cherche Billy Gino et dis-lui qu'il y a un changement d'ordre. Il doit rallier et encadrer le nouveau grand patron. Il faut absolument que tu lui fasses parvenir ce message.

— Mais qui ? Quel grand patron ? demanda Turrin.

— Léo, c'est David le nouveau grand patron. Billy Gino doit le protéger à n'importe quel prix.

— Ça recommence ! fit Turrin. Je suis perdu; je croyais qu'on devait le pendre celui-là.

— C'est exactement ce que je fais. Moins tu en sauras, mieux tu te porteras.

— Dis-moi : tu as vraiment envoyé ces As occuper la maison de Barney à Long Island ?

— Bien sûr. Ils sont bien partis chez Barney.

— Ça devient de plus en plus tordu, murmura Turrin. Je commence à avoir un mal fou pour savoir sur quel pied danser. Qu'est-ce que je dois…

— Il faut que j'y aille, Léo. Reste sur place et essaye de voir tout ce qui se passe. Approche-toi de l'ascenseur du vingt-septième. Je t'y retrouverai.

— Oh non, Sergent. Ne te montre pas là ! File dès que tu auras fait ton coup.

— Mais il faut que je revienne, Léo. Il y aura encore quelque chose à faire. Maintenant, vas-y.

— Je n'aime pas ça, persista le petit Turrin.

— Moi non plus, dit Bolan, mais je ne vois pas d'autre solution.

Turrin le serra brièvement dans ses bras puis se dirigea jusqu'à la porte où il s'arrêta.

— Je t'ai à l'œil, mon gars, dit-il.

Puis il sortit et referma doucement la porte derrière lui.

Bolan retira son costume qu'il enfouit dans l'attaché-case. Puis, il accrocha la petite valise au harnais et s'approcha de la fenêtre ouverte…

CHAPITRE XVI

David Eritrea était satisfait. Oméga avait fait du bon travail, après tout. Eritrea avait débarqué, fermement décidé à nier toute responsabilité, à accabler Oméga en démontrant qu'il constituait un exemple navrant d'abus de pouvoir. L'As y laisserait sa peau, ensuite ce serait le tour de chacun de ces tueurs dont l'arrogance était insupportable. Jamais les As ne renaîtraient de leurs cendres. D'avance, Eritrea se frottait les mains…

Il avait senti le regard terrorisé de ceux qui complotaient contre lui, derrière son dos. Di Anglia s'était même immédiatement excusé. Se dégonflant pour ainsi dire devant les autres. Gustini avait expliqué sa présence d'une manière très confuse; tandis que Pelotti et Fortuna s'étaient tus en transpirant à grosses gouttes.

Ainsi Eritrea n'avait rien eu à nier. Il se contenta de prendre la place au bout de la table de conférence et d'assumer la présidence de la réunion. Ils reprirent l'ordre du jour concernant le territoire de New York et ne purent que constater que l'accord était déjà fait. Ils touchèrent un mot des obsèques, de l'organisation de l'accueil des plus grands chefs et de leurs proches, mentionnèrent en passant le plan d'Eritrea concernant l'avenir de la Mafia. Il y eut encore quelques paroles sur la police, sur l'évolution de la politique gouvernementale et sur le problème Bolan. Finalement, ils se mirent à parler d'Augie Marinello.

— Je ne voulais pas que ça se sache, déclara Eritrea. Augie était devenue sénile, sans parler du reste. Depuis plusieurs mois sa vie ne tenait qu'à un fil. Mais il n'était plus le même. Il vous parlait normalement une minute puis la seconde d'après il perdait complètement la raison. Vous comprendrez pourquoi je ne voulais pas de fuites. On peut facilement imaginer ce que ça aurait fait à l'Organisation… si ça s'était su. Je voulais protéger Augie et sa mémoire, mais je voulais surtout vous protéger vous… et cette chose qui est la nôtre.

— Mais c'est exactement comme ça que nous l'entendions, David, déclara sans hésiter Di Anglia. Il n'est pas question d'écouter les rumeurs ridicules qui circulent en ce moment.

— Entendu, mais je voulais le souligner tout de même, dit Eritrea. Quelqu'un voulait exploiter la situation lamentable dans laquelle se trouvait Augie. Dieu sait que Augie se trouvait tranquillement dans son lit quand l'enfer s'est abattu sur Pittsfield. Lorsque je suis rentré – et j'ai bien failli y rester – Augie n'était plus là. Vous connaissez le reste. Nous avons retrouvé ses cendres à Pittsfield. Il faudrait être fou pour croire que j'en suis responsable.

— Ou bien sénile, ajouta Di Anglia.

— De quoi parles-tu ? demanda aussitôt Eritrea.

— Tu viens de le foutre à la porte, gronda Fortuna. C'est lui qui nous a réunis, David. Il faudrait lui parler, au vieux. Je crois qu'il a dû très mal accepter la mort d'Augie. Ils étaient très proches, tu sais. Depuis le début.

— C'est Barney qui vous a réunis ?

Ils acquiescèrent tous, gênés, les yeux baissés.

— Il a même insinué qu'il y avait une entente entre Mack Bolan et toi, dit Di Anglia d'une voix gênée. Je crois que c'est le mot juste : sénile.

— Ou pire, répondit Eritrea d'une voix froide et autoritaire. Est-ce que Barney était à New York hier ? Est-ce que vous l'avez vu ici ?

Il n'y eut aucune réponse, puis Fortuna dit :

— Ça me paraît exagéré, David. Le vieux est seulement…

— Il est tout juste bon pour la retraite, répliqua Di Anglia. Ou pour l'abattoir.

— Qu'est-ce qu'on peut faire avec des vieux ? demanda Pelotti.

— Notre tour viendra, s'esclaffa Fortuna, dans un effort pour alléger l'atmosphère.

— On dit que c'est toujours les jeunes qui trinquent, fit Gustini en s'efforçant lui aussi de paraître gai. Ce qui veut dire que nous, on va y passer.

Il n'avait pas tort. Tous – sauf David Eritrea, le nouveau grand chef – allaient y passer.

Une ombre noire apparut subitement près de la fenêtre et vint s'immobiliser sur le rebord de la baie du vingt-septième étage.

Tous se turent, se tournant vers l'apparition sinistre qui semblait déjà vouloir les foudroyer de son regard à travers la vitre épaisse. C'était l'image de la mort elle-même, armée d'un pistolet mitrailleur.

Elle était silencieuse, immobile comme pour accorder quelques secondes de grâce.

Au premier crépitement du pistolet, ils décollèrent de leur chaise comme un seul homme, tous sauf David Eritrea, cherchant un refuge illusoire sous la table. Un cauchemar s'était abattu sur eux. La baie avait éclaté sous l'impact des balles. Les rafales balayèrent la pièce sans discontinuer.

Gustini et Fortuna furent les premiers atteints et s'écroulèrent contre le mur comme un tas de chiffons. Pelotti se lança vers la fenêtre, poussé par Dieu sait quelle idée et Di Anglia était tombé à la renverse près d'Eritrea.

Celui-ci resta figé dans son fauteuil, incapable de bouger, regardant Pelotti se faire couper en deux comme une pastèque. Ses os et ses chairs partirent dans tous les sens, son sang inonda Di Anglia qui avec l'énergie du désespoir cherchait à s'abriter sous la table. Subitement, il fut aussi touché par une rafale. Son petit corps se recroquevilla, forma une boule, se figea pour l'éternité. Sans doute.

Eritrea avait l'impression de se dédoubler. Une partie de lui-même restait là, paralysé sur sa chaise, attendant son tour, assistant impuissant au carnage. L'autre partie semblait se tenir debout, un peu plus loin, analysant ce qui se passait, se demandant *comment* on en était arrivé là et *pourquoi*.

— Félicitations, prononça une voix de glace de l'autre côté de la fenêtre. Maintenant tu es seul maître à bord !

La voix lui était familière ! Le type ressemblait à…

— Toi ! s'écria-t-il.

Dehors, dans l'entrée, c'était la panique. On criait, on frappait à la porte. Eritrea tourna la tête une fraction de seconde et, lorsqu'il se retourna, la silhouette noire avait disparu.

Eritrea était toujours incapable de se lever.

Les gardes enfoncèrent la porte et une marée humaine se déversa dans la pièce. Voyant leur chef frappé de stupeur, immobile, un homme hurla :

— Nom de Dieu ! Qu'est-ce qui s'est passé, Mr. Eritrea ?

— Oméga, murmura Eritrea d'une voix à peine audible. C'était lui. Seulement, c'était Bolan. Je l'ai vu… Par la fenêtre. Il est arrivé…

— Ils sont tous morts ! hurla quelqu'un. Tous les *capi* sont morts.

Les hommes couraient dans tous les sens, trébuchant, jurant, criant; il y en eut même un qui finit par éclater en sanglots.

Eritrea sortit de sa torpeur et vit Billy Gino près de la fenêtre, un petit PM dans les mains.

— C'est avec ça qu'il l'a fait, dit-il. C'est encore chaud…

Eritrea articulait avec peine :

— Il est passé par la fenêtre.

Léo Turrin pénétra en trombe dans la pièce et lança d'une voix puissante :

— Il ne faut pas qu'il reste ici. Faites-le sortir avant que les gars là-haut comprennent ce qui s'est passé !

Eritrea vit Billy Gino cacher le PM sous sa veste et quitter la fenêtre, le regard inquiet.

— Ça aurait *pu* se passer comme ça, murmura Billy Gino d'une voix qui semblait venir de loin.

— Tu parles ! grinça un autre. Sors-le d'ici !

Eritrea se tassa sur lui-même, sombrant dans l'inconscience. Quand il reprit ses esprits, il se trouvait déjà dans le garage au sous-sol. Les crissements des pneus lui firent comprendre qu'on l'avait installé dans sa voiture, serré entre ses gardes du corps au visage fermé.

— Mon Dieu, gémit-il. Ils sont tous morts…

— La ferme, monsieur ! lança Billy Gino. Taisez-vous, bon sang !

Tout à coup, Eritrea comprit qu'il s'était fait avoir. Il avait été mené en bateau, depuis longtemps, probablement par quelqu'un de beaucoup plus fort que lui.

Il ne restait à trouver la réponse qu'à une seule question : par qui ? Oméga ou Bolan ? Lequel des deux existait réellement ?

Après tout, cela n'avait aucune importance. Plus maintenant.

« Pourtant, songea-t-il, quand je me fais baiser, j'aime bien savoir par qui. »

Et puis non. Les cinq familles de New York venaient de perdre leur chef. Il y aurait un bain de sang. Eritrea n'avait plus de courage. Même si, devant une cour, il arrivait à prouver qu'il n'était pour rien dans cette boucherie – et comment le prouver d'ailleurs ? – , il ne pourrait jamais assouvir la soif de vengeance des survivants.

La ville serait à feu et à sang. Tout le monde accuserait tout le monde.

Décidément, Eritrea ne se sentait pas de taille. Il s’était bien fait avoir…

CHAPITRE XVII

Le hall du vingt-septième étage était lugubre depuis que tout le monde l'avait déserté. Seul Léo Turrin s'y trouvait quand Bolan fit son apparition.

Descendant ensemble dans l'ascenseur pour atteindre le garage, Turrin mit rapidement son ami au courant des événements. Tout le monde était en état de choc. Billy Gino et ses hommes avaient évacué Eritrea, incapable de prononcer une phrase cohérente. Barney se trouvait dans la salle de réunion, parmi les cadavres et parlait à un groupe de sous-chefs dont l'excitation était à son comble. Qu'importe, disait-il, que la vitre soit brisée de l'intérieur ou de l'extérieur, jamais de sa vie David n'avait tenu une arme dans ses mains. Il reconnaissait pourtant que c'était étrange que David fût sorti indemne de la tuerie.

Immédiatement après l'attentat, Léo était monté à l'étage et avait expédié Julio et ses hommes dans le garage afin de protéger les arrières de leur patron.

A part les lieutenants, Barney et les gardes du corps désormais sans patron, les locaux de la *Commissione* étaient vides. Tous avaient trouvé un prétexte pour s'en aller. Les proches des *capi* assassinés s'étaient égaillés dans New York pour protéger les visiteurs venus à New York pour l'enterrement. C'est du moins ce qu'ils prétendaient.

— Tous les *capi* sont en ville en ce moment, n'est-ce pas ? demanda Bolan.

Turrin prit un petit carnet.

— A peu près, dit-il. Voici la liste de ceux qui sont là. Ils sont éparpillés dans les grands hôtels entre Central Park et Times Square.

Bolan lui laissa le carnet.

— Range ça, Léo. Je ne peux pas aller assassiner ces types dans un hôtel où il y a plein de gens qui n'ont rien à voir avec ces histoires.

Turrin frissonna.

— J'espère ne plus jamais voir autant de sang. Franchement je ne vois pas ce que tu pourrais faire de plus.

— Pourtant j'ai encore quelques détails à régler. Mais pas dans les hôtels. Je vais conclure en silence puis je vais discrètement

disparaître. Il n'y a rien qui fait croire que c'est le travail de l'Exécuteur, Léo, et je préfère que ça reste comme ça. Je voudrais les voir se tuer et s'entre-dévorer. Lorsque j'aurai fini ici…

— Moi qui espérais que tu avais déjà fini… dit Turrin.

— Presque, mais pas tout à fait. Le reste te concerne.

Ils quittèrent l'ascenseur et se dirigèrent vers la voiture de Turrin. Ce fut lorsqu'ils montaient la rampe que Turrin lui demanda :

— Qu'est-ce qui me concerne ?

Bolan lui raconta tout ce qu'il avait découvert dans le coffre de la limousine de Barney.

Turrin écouta le récit en fronçant les sourcils puis, à la fin, éclata de rire.

— Tu imagines ce que je vais pouvoir faire avec tout ça ? Mon Dieu, que je vais m'amuser.

— C'est exactement la réaction que j'espérais de toi, Léo, répondit Bolan. Il y a plusieurs bandes toutes neuves dans la boîte à gants. J'ai l'impression que Barney avait déjà fait brancher les chambres d'hôtel de tous les *capi* de passage.

Turrin riait toujours.

— J'irai chercher cette sacrée bagnole et la conduirai tour à tour à chaque hôtel en invitant les *capi* à faire une petite balade avec moi dans le quartier. Je sais exactement ce que je leur ferai entendre…

— Laisse-moi au coin du Park et de la 45e Rue.

— Ce sont déjà les adieux ? demanda Turrin.

— C'est bien possible, soupira Bolan. J'ai des choses à régler à Long Island et puis… après on verra.

— Dans quel état as-tu laissé le dernier étage, Sergent ? Y a-t-il des traces ?

Bolan tapota l'attaché-case.

— Tout est là-dedans, Léo. Personne ne saura jamais ce qui s'est vraiment passé.

— C'est passionnant. Tu sais que tu viens de déclencher une véritable guerre des gangs. Les familles ne s'en remettront jamais. Et ce n'est pas tout; attends un peu qu'on ait entendu les bandes de Barney. Ça sera la fin, la grande explosion.

Ils atteignirent le coin du Park et de la 45e. Léo arrêta la voiture près du trottoir puis s'adressa à Bolan :

— Barney sera foutu. Je vais essayer de profiter du vide pour pénétrer plus profondément. Qu'est-ce que tu prépares pour Eritrea ?

— La protection officielle du Justice Department.

Turrin se mit à rire.

— Les ennuis des autres ne m'ont jamais particulièrement amusé, mais dans son cas je vais faire une exception. J'espère que Billy Gino ne va pas lui mettre une balle dans la tête avant d'arriver à Long Island.

— Billy a mal pris la tuerie ?

— Il était dans un état second, malade.

— Tu lui as donné mon message, non ?

— Bien sûr, mais il ne faut pas trop compter sur lui. Je le pratique depuis pas mal de temps. Il peut être très mauvais.

— Merci, je ferai attention, dit Bolan. Mes amitiés à Angelina.

— Je n'y manquerai pas, promit Turrin. Comment te remercier, Sergent ?

— En les supprimant tous, Léo.

Bolan lui tendit les clefs de la Cadillac de Barney Mathilda.

— Amuse-toi bien, lança-t-il en descendant de la voiture.

Il fit un petit signe d'adieu et disparut sans se retourner.

CHAPITRE XVIII

Bolan téléphona à Hal Brognola et lui raconta tout ce qui venait de se passer au cours de l'après-midi.

— Tu n'y as pas été de main morte, lui dit Brognola d'une voix pleine d'ironie. Mais je ne verserai pas de larmes de crocodile sur leur sort. Le public n'imaginera jamais de quelles horreurs ces quatre types ont été capables… mais tu sais comment ça va se passer. Les journaux en seront pleins. Ils vont parler de la légalité, du droit civique et de la crise à Washington. Ça n'en finira jamais.

— Ça n'a pas d'importance, Hal. J'accepte toute la responsabilité. Mais je ne changerais de place avec toi pour rien au monde.

— Personne n'y songe, tu sais, s'esclaffa Brognola. Tu crois qu'Eritrea va craquer, n'est-ce pas ?

— J'en ai bien l'impression, Hal. Encore un petit coup de pouce et il sera parfaitement mûr. Ne le ménage pas trop avant qu'il ait tout craché. Pour toi, il est une véritable mine d'or.

— Rassure-toi, je n'ai pas l'intention de lui offrir des vacances aux frais de la princesse. Léo ne risque plus rien ?

— Ne t'en fais pas pour lui, dit Bolan. Je parie qu'il est déjà en train de creuser la tombe de Peter grâce à sa voiture. Je te parie aussi qu'on verra le démantèlement de la Gestapo de la *Commissione*; les As vont disparaître. La *Commissione* va se montrer très diplomate pour essayer de reprendre les choses en main. Léo se casera bien là-dedans. Mais je m'inquiète davantage pour celle qui a disparu. Tu n'as pas eu de ses nouvelles ?

— Pas un mot. J'espérais justement que tu pourrais m'en donner.

— Je crois savoir où je vais la trouver, dit Bolan. Ne t'en fais pas trop. Vu ce qui vient de se passer, je doute qu'elle attire particulièrement l'attention.

— Je crois que mon esprit s'engourdit, annonça Brognola. Je commence seulement à me rendre compte de ce qui vient de se passer. Dire que tu as supprimé tous les *capi* new-yorkais ! D'un seul coup… C'est l'équivalent d'une bombe H, sur la Maison-Blanche. Ça ne me fait ni chaud ni froid, c'est curieux.

— Ça te fera plus d'effet demain, tu verras. Tu me diras alors ce que tu en penses.

— Ça ne changera rien, annonça Brognola. Je serai toujours de ton côté. Jusqu'à la fin. Devant Dieu s'il le faut !

— Espérons toujours que ça ne sera pas pour demain, ironisa Bolan. En ce qui concerne Long Island ?

— Quand tu veux, où tu veux.

— Tu ferais bien de venir en force. L'effet visuel comptera beaucoup. Peter m'a envoyé un véritable bataillon à Pittsfield. Le bataillon est toujours dans le coin. Barney pourrait se décider à mourir glorieusement.

— Un bataillon ? Comment ça ?

— Comme une sorte de milice, Hal. Elle se compose de mercenaires. D'anciens soldats, des ex-flics – certains le sont encore ! – des malades mentaux de toute espèce. Mais il faut un certain temps pour les rassembler. A moins qu'ils ne le soient déjà.

— Ce serait inquiétant, fit Brognola, très inquiétant.

— Mais ça poserait des problèmes de ravitaillement, dit Bolan. Il faudrait les loger, les nourrir et les cacher. Je n'arrive pas à imaginer où il aurait pu les dissimuler. Et toi ?

— Pas la moindre idée. Mais ça ne me rassure pas pour autant. Je viendrai avec des renforts. Où et quand ?

— Je t'en prie, seulement des agents fédéraux. Mets-les en uniforme, je veux savoir sur qui tirer. Disons à quinze cents mètres à l'ouest de chez Barney. A dix-huit heures.

— Entendu, j'y serai. Qu'est-ce qu'on fera ?

— Je n'en sais rien encore, lui dit Bolan. Dis-moi sur quelle fréquence nous pourrons nous contacter. Je te rappellerai dès que possible après dix-huit heures.

— Quelle fréquence veux-tu ?

— Celle qui te conviendra, Hal.

— OK. Disons 1.32.6 mégacycles.

Bolan nota la fréquence dans son calepin.

— C'est noté, dit-il.

— Comment s'identifier ?

Bolan éclata de rire :

— Si tu veux absolument respecter les règles tu seras Air Wick.

— Et toi ?

— Harpie.

Brognola se mit à rire aussi.

— C’est logique. J’aime beaucoup. Ça te sied, mon vieux.

— C’est parce que je vis dans ce milieu, dit Bolan avant de couper la communication.

CHAPITRE XIX

Il était presque dix-sept heures lorsque Bolan passa dans la caravane près de la route qui menait chez feu Augie Marinello, sur le chemin de la petite ville du bord de mer où habitait Barney Mathilda.

Obéissant à une inspiration subite, Bolan ralentit et composa sur son téléphone le numéro de Marinello. Billy Gino répondit, mais sa voix était presque méconnaissable.

— Allez, du courage, Billy, lui dit Bolan. Ce n'est pas la fin du monde.

— Je n'en suis pas convaincu, rétorqua Gino d'une voix maussade.

— Comment va ton patron ?

— Excusez-moi, monsieur, mais ce type n'est pas mon patron. Mort ou vivant, c'est Augie Marinello mon patron. Je regrette de l'avoir oublié pendant un moment. Monsieur, c'est une honte, ce qui s'est passé. Une honte. J'en suis malade, malade à vomir.

Pour Billy Gino, c'était un véritable discours. La voix de Bolan se réfrigéra.

— Léo Turrin t'a transmis mon message ?

— Oui, monsieur.

— Alors, je voudrais, savoir pourquoi tu n'as pas fait ce que je t'ai dit !

— J'ai bien essayé… mais je traîne à côté du téléphone depuis deux heures… J'attendais, je réfléchissais, je me posais des questions…

— Ce n'est plus le moment.

— Mais il y a du nouveau, monsieur ! Ça donne de quoi réfléchir un peu.

— Va demander des comptes à David, grinça Bolan.

— Il ne répond pas quand on lui parle, il ne dit pas un mot, il ne bouge pas de son fauteuil, il regarde par la fenêtre. Ah, il faut que je vous dise que Manny Girolta a téléphoné tout à l'heure. Il voulait venir avec ses hommes. Pour parler, il a dit.

Girolta était l'un des lieutenants de Pelotti.

— Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Je lui ai dit d'attendre un peu. Que David n'était pas dans son état normal. Je lui ai suggéré de rappeler plus tard. Mais s'il rappelle…

— Tu lui dis toujours la même chose ! lança furieusement Bolan. Arrête de faire l'imbécile et écoute-moi ! Je te prenais pour un type sérieux, un homme sur lequel je pouvais compter, un type avec un avenir dans l'Organisation ! Tu m'as dit que je n'avais qu'à te faire signe, que tu serais là ! On ne joue pas aux boy-scouts, Billy ! Si tu commences à me faire le coup de la petite fille qui chiale je te découperai en petits morceaux avant le coucher du soleil ! Tu m'entends !

Billy Gino avait très bien entendu. Sa voix se transforma aussitôt :

— Oui, monsieur. Je vous écoute.

— Tu vas mettre tes hommes en place ! Armés jusqu'aux dents ! Si on te rappelle pour te raconter des conneries, tu raccroches au nez ! Tu n'as plus à faire de la lèche à quiconque ! Est-ce que tu te poses encore des questions, Billy Gino ?

— Non, monsieur, ça y est, je suis fixé. J'avais un peu oublié l'histoire des brebis et de l'abattoir. Je suis désolé.

La voix de Bolan se radoucit.

— Tu as raison, on vit des moments difficiles, Billy. Je vais bientôt venir; je veux que tu assures la sécurité en attendant. Dis… je suis navré de t'avoir engueulé.

— Non, vous avez eu raison, monsieur. Je le méritais. Mais j'aimerais bien savoir exactement ce qui se passe.

— Qu'est-ce que c'est qu'un As, Billy ?

— Comment ?

— Tu as très bien entendu. Réponds !

— C'est un homme qui fait partie de l'ensemble de l'Organisation. Il n'est pas attaché à une famille, il ne suit aucun homme, il ne convoite aucun territoire. Un As aime cette chose qui est la nôtre plus que tout, et il recherche par-dessus tout le meilleur moyen de faire marcher l'Organisation. Il peut seulement dormir lorsque les familles sont prospères.

Billy Gino connaissait bien son catéchisme.

— Souviens-toi de ça, lui dit doucement Bolan.

Gino était comblé.

— Bien, monsieur. Certainement. Merci.

Il avait saisi l'allusion.

— Tu vas rappeler Léo Turrin demain, dit Bolan. Au cas où il aurait oublié ce que je viens de te dire. A moins que tu veuilles encore te poser des questions…

— Je le rappellerai, monsieur. Vous pouvez y compter.

Ce fut au tour de Bolan de saisir l'allusion.

— J'y compte, Billy, j'y compte.

Puis il raccrocha.

Maintenant il était sûr que David Eritrea resterait sur place en attendant que Hal Brognola puisse venir le cueillir chez lui.

C'était une vieille maison mais le passage du temps ne l'avait pas abîmée; elle était repeinte et bien entretenue. Elle se trouvait sur la presqu'île, et s'élevait sur une colline qui surplombait une plage au centre de laquelle il y avait un appontement privé. Il y avait une clôture grillagée qui ceignait les deux hectares de parc jusqu'au bord de la mer.

Bolan longea le chemin qui jouxtait une plage publique puis s'arrêta. Il brancha les caméras de la caravane puis s'installa devant la console, pour regarder ce qui se passait chez Barney Mathilda.

Deux hommes se trouvaient sur le ponton. Il y en avait encore deux dans une voiture qui se trouvait près du portail. Il y avait encore deux voitures rangées dehors, près du garage; elles étaient vides. Bolan ne vit personne d'autre.

Il faisait beau et il n'y avait pas de nuages, le ciel était limpide. Des voiliers croisaient dans la baie et, au large, un grand ferry avançait lentement.

Tout était calme chez Barney Mathilda.

Bolan débrancha les caméras et ferma la caravane à clef. Il regagna la route à pied et marcha jusqu'au portail, distant de deux cents mètres. Il franchit le portail d'un pas rapide, surprenant les deux As noirs, nouvellement promus, qui se trouvaient dans la voiture. Les deux hommes bondirent du véhicule avec une vivacité étonnante, comme pour prouver combien ils méritaient leur promotion.

— Relaxe, leur dit Bolan. Qui est sur place ?

— On s'est un peu bousculé ici, fit le premier en souriant.

— Les autres gars avaient reçu les mêmes ordres que nous, précisa l'autre avec plus de sérieux. C'était Vega avec ses hommes. Ils étaient là quand nous sommes arrivés. Ils ont été envoyés vers dix heures ce matin.

— Et alors ? demanda Bolan.

— Nous les avons relevés.

— Vous nous avez dit de foutre ceux qui se trouvaient là à la porte, ajouta le premier en s'esclaffant. On les a foutus à la porte.

— Très bien, dit Bolan d'une voix pleine d'approbation. Ouvrez l'œil.

Il monta jusqu'à la maison, ouvrit la porte et entra. Orion vint à sa rencontre.

— Ils vous ont mis au courant ? demanda Orion.

— Oui. Qui les a envoyés ?

Orion haussa les épaules.

— Ils ont reçu leurs ordres par le système habituel. Une bande puis une vérification au centre de contrôle. Il était 9 h 58.

— Bien joué, dit Bolan au nouvel As de Pique. Rien d'autre ?

— Si, monsieur, un des hommes de Vega a disparu. Nous avons passé la maison au peigne fin, sans résultat. Le type s'est complètement évaporé. Vega était dans tous ses états. Il est même allé voir près du ponton. J'ai mis deux hommes en faction à cet endroit, juste pour voir s'il n'y avait personne dans le coin.

— Ils croient qu'il est tout bonnement parti ?

Orion haussa les épaules.

— Ça me paraît évident, mais Vega ne voulait pas y croire. A sa place j'aurais peut-être la même réaction s'il s'agissait d'un de mes hommes.

— C'est tout ?

— Oui, monsieur. Il n'y a rien d'autre.

— Tu es au courant de l'attentat au vingt-septième ?

— Quand ? demanda Orion en écarquillant les yeux.

— Juste après votre départ, expliqua Bolan. David Eritrea s'était enfermé avec les quatre *capi* de New York. Subitement il y a eu des coups de feu. Les gars ont défoncé la porte et ils ont découvert Eritrea, un PM encore fumant et tous les *capi* morts.

— Mon Dieu, quelle horreur ! dit Orion tout bas.

— Comme tu dis, fit Bolan. Il y a un grand conseil ce soir. Tu imagines le travail qui nous attend.

Orion n'imaginait pas très bien, mais sa voix exprimait une grande certitude.

— Evidemment, monsieur, ça se complique drôlement.

— Plutôt, répondit Bolan. Qu'est-ce qu'elle fait là, cette voiture ? Je t'avais bien dit de prendre un taxi ?

— C'est Vega qui l'a laissée. Ils étaient venus avec deux voitures, ils me l'ont laissée. Je n'y voyais aucune objection.

— Non, non, ça va. Je voulais seulement être sûr que vous n'avez pas attiré l'attention sur vous en quittant les bureaux. Naturellement, je me suis posé des questions en voyant les voitures.

— Les types sont bien placés ? demanda Orion. Enfin... c'est comme ça que Vega avait posté les siens, et ça me paraissait un bon arrangement. Il y a un gars qui fait la ronde le long de la clôture, deux dans la voiture près du portail et deux sur le ponton.

— Ça va, ne t'inquiète pas, lui dit Bolan d'une voix rassurante. Je vais m'installer dans la maison, il faut que je la fouille. A qui sont les autres voitures ?

— Lesquelles ? Ah, près du garage ? Elles étaient là quand nous sommes arrivés.

— Il y a combien de temps de ça ?

— Une heure environ. Le chauffeur de taxi s'est perdu deux fois avant de trouver le bon chemin. Je finissais par croire qu'on n'y arriverait jamais...

— Il y a une heure ! Mais cette Ford a encore le moteur tout chaud ! Et si Vega était venu avec trois voitures ? Tu ne t'es pas dit qu'il avait peut-être laissé son homme manquant dans les parages pour voir ce que vous faisiez ?

Orion était très gêné.

— J'avoue ne pas y avoir pensé avec tout ce qu'il y avait à faire, monsieur. Je suis désolé, je n'avais aucune idée de ce qui s'est passé en ville.

— Ecoute, tu vas redisposer tes hommes; je veux qu'ils soient prêts pour toutes les éventualités. Fais revenir ces types qui se trouvent sur le ponton; fais cerner la maison. Fais sortir ces gars de la voiture !

Orion s'en allait déjà.

— Je comprends maintenant, monsieur. Je m'en occupe tout de suite, ne vous en faites pas.

Bolan le suivit puis ferma la porte à clef. Il disposait maintenant de sa propre garde pour assurer la sécurité de la maison.

Il ne lui restait plus qu'à découvrir les secrets de Barney Mathilda, mais il n'avait pas l'impression que ce serait si facile…

CHAPITRE XX

Sally Palmer avait dit à Bolan que Barney Mathilda s'était arrêté pour téléphoner d'une cabine publique quand ils roulaient vers New York en début de matinée. Entre neuf et dix heures.

Orion venait de lui dire que Vega et ses hommes avaient reçu l'ordre d'aller à Long Island à 9 h 58. Il était donc logique de croire que Barney, après avoir vu le résultat de l'attaque de la maison de Marinello à l'aube, avait passé un coup de fil vers dix heures pour envoyer chez lui une équipe d'As.

C'était compréhensible. Ce qui l'était moins, c'était le système qu'il avait employé pour donner ses ordres. Orion avait dit que les ordres avaient été reçus selon le procédé habituel. Bolan en savait long sur les As, mais il ne savait pas tout.

Par quels moyens Barney pouvait-il contrôler sa police secrète qui s'étendait de la côte Est à la côte Ouest ? Comment avait-il fait pour ne pas se démasquer au cours des années quand il donnait ses ordres ? Les *capi* ne savaient pas qui contrôlait les As, et les As ne le savaient pas davantage. Personne ne le savait !

Comment s'y prenait-il ?

Une programmation électronique, sans doute. Sally Palmer lui avait bien parlé du « standard » dans la table de chevet de la chambre, et Bolan avait bien vu l'équipement électronique dans la Cadillac. Mais il n'avait même pas eu le temps de l'étudier à fond. La voiture cachait sûrement d'autres secrets.

Bolan se rendit dans la chambre et se mit à examiner la table de chevet. Sally avait parlé d'un standard mais c'était bien plus compliqué que ça. Bolan s'y connaissait un peu en électronique et en système de communication. En dehors d'un appareil de brouillage, il reconnut un programmateur sophistiqué, capable d'emmagasiner les messages et les retransmettre ultérieurement à une vitesse accélérée à au moins une douzaine d'appareils semblables à travers les Etats-Unis… et pourquoi pas un ou deux à l'étranger ?

Mais Bolan était sûr qu'il n'avait pas trouvé l'essentiel. L'équipement à côté du lit n'était qu'un simple outil. Pour fonctionner, il avait besoin d'un *cerveau*; d'un ordinateur, d'une

banque et de toute la quincaillerie ! Cela demanderait une pièce deux fois plus grande que cette chambre…

Il souleva le panneau qui cachait l'instrument. Derrière, il découvrit un câble coaxial qui disparaissait dans le mur. Où allait-il ? Bolan dégagea un pan de mur autour du câble qui formait un angle droit, s'enfonçant verticalement, vers la cave.

Mais il n'y avait rien dans la cave, sauf un bric-à-brac accumulé depuis des années; des meubles cassés, hors d'usage, une chaudière, des lavoirs rouillés… Ça y était ! Près des lavoirs, il découvrit le coffrage du câble descendant du plafond jusqu'au sol. Bolan donna un coup de pied dans le coffrage. Le coaxial traversait le plancher, disparaissant dans le sol. Le plancher lui parut bizarre. Par-ci, par-là, il semblait céder sous son poids.

Bolan vissa le silencieux sur le Beretta et tira une rafale devant ses pieds. Les balles s'enfoncèrent dans une matière friable. Du mortier, pas du ciment ! C'était un faux plancher; des lattes de bois couvertes de mortier…

Méthodiquement, Bolan se mit à chercher le moyen de pénétrer dans la salle secrète. Il le trouva dans un lavoir rouillé. Le robinet n'était fixe qu'en apparence. Bolan le fit pivoter vers le haut. Il y eut un bruit de poulie électrique et une partie de la cloison du fond de la cave bascula, révélant un petit escalier bien éclairé.

Bolan descendit prudemment les marches, ouvrit une seconde porte et se trouva devant une sorte de caverne d'Ali Baba électronique. Un ordinateur gigantesque occupait pour ainsi dire toute la pièce.

Mais il y avait davantage…

Un homme était couché par terre, la tête baignant dans une mare de sang noir. Le garde qu'on avait tant cherché. Mort.

Le chemisier déchiré, dévoilant un joli sein, un filet de sang coagulé sur la commissure des lèvres, Sally Palmer le fixa d'un regard effrayé.

Il y avait de quoi, car derrière elle, un énorme pistolet à la main, Barney Mathilda contemplait haineusement Bolan.

— Ne bouge pas les mains, grinça le vieil homme. Au moindre geste, je les fais sauter.

— Félicitations, Peter, dit Bolan avec calme.

Il avança lentement en regardant autour de lui :

— Il y a du progrès depuis les débuts des jumeaux Talifero.

— Je vais t'apprendre quelque chose, salopard, répondit Barney Mathilda. Je leur ai tout appris, aux Talifero. Et puisqu'on en parle, il y a autre chose qui t'intéressera. Pat et Mike, de leur vrai nom, s'appelaient Mathilda. Ça te fait quel effet de te trouver en face d'un homme dont tu as tué les deux fils ?

Les frères Talifero étaient donc les fils du vieux Barney ? Pourquoi pas ? C'était logique.

— J'ai toujours fait ce que je devais faire, Barney. Je les ai abattus et je recommencerais demain si c'était à refaire, mais je ne me réjouis pas d'avoir tué tes fils. Ils ont récolté leur juste dû, c'est tout. Je suis désolé pour toi en tant que père.

— J'ai débranché la machine qui maintenait Pat en vie il y a quelques semaines. Il n'était plus qu'un légume, il ne restait plus qu'un corps inerte et insensible. J'ai arraché la maudite prise du mur moi-même.

Pourquoi prenait-il le temps de s'expliquer ? Y avait-il une raison ?

— C'est peut-être mieux comme ça, dit Bolan.

— Je n'ai pas eu à faire la même chose pour le pauvre Mike, sa tête a été livrée à la *Commissione* dans un carton.

Bolan n'était pas contre un brin de conversation. Plus elle durait, mieux c'était. Il prit la parole à son tour :

— Mike l'a bien cherché. Il a trahi Augie dans le New Jersey. Ça a coûté ses jambes à Augie.

Sally Palmer poussa un petit cri étranglé.

— Mais ne vois-tu pas qu'il te fait patienter ! Mack, il attend des renforts !

— Aucune importance, lui dit Bolan. Il n'y a rien au monde qui puisse l'aider maintenant.

Le vieil homme se mit à rire, un son rauque et déplaisant.

— C'est presque drôle, dit-il.

— Mais tu ne connais pas le mot de la fin, lui dit Bolan. Je savais que tu attachais beaucoup d'importance à ta voiture, Barney. Alors je l'ai rendue à la *Commissione,* avec des explications. Finies les cachotteries.

Le vieil homme réagit. Ses yeux s'illuminèrent d'un regard plein de haine.

— Comment ça ?

— Je l'ai remise à la *Commissione* et plus particulièrement à l'homme qui s'occupe de tous les visiteurs de marque. Il leur fait faire le tour du quartier dans ta Cadillac et il leur fait écouter tes bandes. Je me disais que ça te ferait plaisir.

— Fumier ! gronda Barney Mathilda.

— Si j'étais toi, j'éviterais désormais de me rendre à Manhattan. J'éviterais aussi d'aller me montrer n'importe où. L'appartement en Floride me paraît exclu. Tant pis pour les pélicans. Tes copains vont être très fâchés; ils vont te poursuivre jusqu'à la fin de tes jours qui, à mon avis, sont d'ores et déjà très limités en nombre. Tu sais, je ne connais pas un seul de tes amis qui aime vraiment les As, ni le système que tu as mis sur pied. Je me demande pourquoi.

Barney Mathilda eut un mouvement de recul.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est évident, Barney. Même un As rouge pourrait te le dire, ces types ne se font pas refaire la gueule tous les six mois parce qu'ils veulent mieux espionner leur entourage, mais parce qu'ils ont peur qu'on les supprime. Plus un type a accumulé d'ennemis, plus il a de cicatrices sur la figure. Tu sais bien que j'ai raison, Barney, heu… Peter, je veux dire. L'As des As. Le grand chef, le responsable de tout. Tu n'as jamais entendu parler d'Oscar Wilde, Barney ? Il a écrit une histoire sur un type qui ne vieillissait jamais, mais son portrait devenait absolument hideux au cours du temps. Toi, tu dois avoir lame la plus hideuse de tous les temps…

— Mack, ne te laisse pas emberlificoter ! Il attend des renforts ! s'écria la jeune femme. Il y a un passage secret ! Il attend les autres !

— Elle a raison, dit Barney Mathilda. J'avoue que rien ne me ferait plus plaisir que de t'envoyer une balle dans les tripes et de te regarder crever lentement, mais je te veux vivant. Toi et ce con de Eritrea allez me servir à quelque chose. Je vais vous remettre au conseil ce soir.

— Tu te trompes, Barney. Je ne me laisse jamais posséder par un autre, dit Bolan. Personne ne viendra. Il ne te reste pas un ami au monde. J'ai repris en main ta gestapo. Tous tes hommes me prennent pour toi; ils m'appellent Peter. Je contrôle ta voiture, tes émetteurs, tout. Je contrôle tes cadres et je viens de trouver le système nerveux de ton empire. C'est toi qui t'es fait posséder.

Mathilda arborait encore son expression dédaigneuse, mais il était moins sûr de lui à présent.

— Non, mais tu es malade ! Tu prétends tout contrôler ? Mais c'est moi qui tiens le pistolet, petit con.

— Tu es vieux et fatigué, Barney. Tu as la tremblote. J'en ai mal au cœur de te voir sucrer les fraises. Tu le tiens à peine, ton pistolet. Il est lourd, et le gros silencieux au bout ne t'aide en rien. Je ne crois pas que tu puisses même toucher le mur derrière moi dans l'état où tu es.

— Tu veux tenter le coup ?

— Il y a quelques minutes, je ne m'y serais pas risqué; maintenant, si. Pas que j'y tienne, remarque. Je préfère te laisser à tes associés. Ils sont dix mille à vouloir te faire la peau. Ils ont la priorité, ce n'est que justice. Je vais t'accorder le droit de sortir d'ici. C'est oui ou c'est non, mais décide-toi tout de suite !

Barney Mathilda serra les lèvres, mais ses yeux fournirent la réponse.

Bolan y était préparé. Il bondit à gauche, effectuant un plongeon étonnant tout en saisissant son arme avec la rapidité de l'éclair. Barney Mathilda tira le premier, mais Bolan visa mieux. La balle de Barney s'écrasa contre le mur derrière Bolan; celle de l'Exécuteur défonça le crâne de Mathilda, faisant éclater sa tête et jaillir son cerveau comme une fontaine.

— Dieu merci, gémit Sally Palmer. Une seconde de plus et j'aurais eu une crise de nerfs !

— Ça va ? demanda Bolan.

— Moi je vais bien, mais toi tu es fou. Il avait la main aussi stable qu'un roc.

— Mais il avait les yeux qui vacillaient, lui répondit Bolan en laissant tomber une médaille de tireur d'élite dans la flaque de sang. Ses yeux l'ont trahi, et je suis tout bonnement meilleur tireur que lui.

— Tu es complètement fou, soupira Sally Palmer.

Bolan la prit dans ses bras et la porta hors de la cave.

La folie commençait à peine…

CHAPITRE XXI

Les As étaient là, protégeant efficacement la maison. Bolan emmena Sally Palmer dans sa chambre au premier où elle nettoya sa coupure, changea de vêtements et refit son maquillage.

— Qui Barney attendait-il ? demanda Bolan.

— Je n'en sais rien. Il a passé un coup de téléphone juste avant ton arrivée. Je savais qu'il y avait un endroit comme ça. Je suis désolée d'être partie sans te prévenir, mais je devais absolument le découvrir. Cet homme était un monstre, Mack. Tu n'as rien à te reprocher. C'est un de ses hommes qui était par terre.

— Mais je m'attendais à ce résultat, Sally. Et je m'en félicite.

— Si tu t'attendais à le trouver là, pourquoi n'es-tu pas entré en tirant ?

— Je ne parlais pas de Barney. Je pensais trouver l'homme qui était en bas. Un des types avait disparu sans laisser de traces; je le cherchais. Les autres n'avaient pas pu le retrouver dans la maison. Mais il y a encore quelques détails qui m'échappent; mets-moi au courant.

— Je suis revenue ici après t'avoir quitté. J'ai vu qu'il y avait une garde autour de la maison, et j'ai trouvé ça bizarre. Mais comme j'étais presque arrivée lorsque je m'en suis aperçue, j'ai décidé de les bluffer. Barney avait toujours été très discret, donc la présence d'une garde m'a surprise. J'avais mal calculé mon coup, je pensais trouver la maison vide. J'étais furieuse. J'ai abordé ce type et je lui ai demandé ce qu'il faisait là. Il m'a répondu qu'il y avait eu des ennuis et que Monsieur Mathilda avait envoyé des hommes pour garder sa maison. Heureusement il s'est montré très poli et n'a pas trouvé bizarre que je sois là. Je suis montée ici et j'ai attendu le moment où je pourrais commencer à chercher le sous-sol. Il m'a fallu attendre une heure avant de pouvoir arriver dans la cave et dix minutes de plus pour découvrir le mécanisme secret. C'est à ce moment-là que je me suis fait prendre. Ce type est descendu juste derrière moi.

Elle lui sourit.

— Tu sais bien que je ne porte jamais une arme, mais j'avais pris un bout de tuyau en plomb qui se trouvait dans le lavoir, et je le

tenais à la main lorsque j'ai entendu s'ouvrir la cloison secrète.

Elle se mit à rire.

— J'étais terrifiée. J'ai attendu le type et je lui ai balancé un coup à décapiter un bœuf. Il a perdu connaissance. Barney est arrivé vingt minutes plus tard. Je ne sais pas comment il est entré, mais tout à coup il était là. Il m'a envoyé un coup de poing terrifiant qui m'a expédiée à l'autre bout de la pièce. Ensuite il est allé calmement près du type et lui a mis une balle dans la tête. Un peu plus tard tu es arrivé. Je ne sais rien d'autre. Mais j'étais drôlement contente que tu sois venu.

Bolan lui dit :

— Les voitures devant le garage… C'est à toi, la Ford ?

— Oui, l'autre aussi plus ou moins. La Pontiac est la voiture de service. On l'a laissée sur place lorsqu'on est partis ce matin. Je me suis servie de la Ford pour venir cet après-midi.

Bolan poussa un soupir.

— Bon, très bien. Je ne voulais pas qu'il y ait une nouvelle surprise déplaisante. Reparlons du coup de téléphone.

Est-ce que tu sais à qui Barney parlait ?

— Pas la moindre idée, et il ne parlait pas ouvertement. Il a dit : « Tout de suite. Envoie-le-moi. » C'est exactement ce qu'il a dit. Puis il a ajouté quelque chose comme : « … Sur le fronton ».

— Sur le fronton ?

— C'est ce que j'ai cru entendre.

Bolan s'approcha de la fenêtre et écarta les rideaux. Il lui demanda :

— Tu dis que Barney est entré comme ça ? Tout à coup il était là ?

— Oui, il y a sûrement un passage secret. J'ai levé les yeux et je l'ai vu.

—… « sur le fronton… »

— Je n'en suis pas persuadée, j'ai cru entendre ça.

— Sur le *ponton !*

— Voilà ! C'est plus logique !

— Tu parles ! Tu es prête ? On peut partir ?

— Quand tu voudras. Tu vas nous frayer un passage ?

Bolan lui sourit.

— Ce n'est pas la peine. On me prend pour Peter.

Bolan fit approcher les As qui cernaient la maison.

— Messieurs, c'est foutu. Vous savez ce qui s'est passé en ville aujourd'hui. Nous avons perdu la partie. Je vous suggère de brûler vos cartes et de quitter le pays. Il paraît que le Brésil est très beau à cette époque de l'année.

Très surpris et très déçus, les cinq hommes montèrent rapidement dans leur voiture et s'éloignèrent.

Bolan retourna dans la maison et dit à Sally Palmer :

— La voie est libre. Pars pendant qu'il en est temps.

— Tu ne viens pas ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

— Pas encore, répondit-il. Mais ne t'inquiète pas, je te laisse l'ordinateur. Je n'y toucherais pour rien au monde. Lorsque tu viendras avec ton patron, cherche une porte secrète : il y en a sûrement une et un tunnel qui débouche sous le ponton.

Elle acquiesça sans entrain.

— Sans doute. Bon, je suppose que tu vas me dire au revoir. Déjà…

— Eh oui ! Mais au moins ça ne s'est pas trop mal terminé.

— Oui. Dis… qu'est-ce que tu fais ce soir ? Quand tu auras fini ce qu'il te reste à faire ? Il y a certains détails que j'aurais aimé connaître.

— Tu sais, Sally, en général je ne moisis pas dans le coin quand j'ai fini de travailler.

— On ne peut pas dire que tu restes jamais longtemps quelque part.

— On m'a dit qu'il était plus sain de voyager.

— C'est sûrement vrai. Dans ton cas plus particulièrement. Mais tu devrais faire un rapport. A quelqu'un qui s'y connaît.

— Tu t'y connais ? demanda Bolan en souriant.

— Je suis experte en la matière.

Elle fixa sur lui un regard à la fois innocent et malicieux :

— Je veillerai sur ta santé aussi.

— De quel côté dois-je passer ? L'appartement de gauche ou de droite ?

Elle se mit à rire.

— Tous les chemins te sont ouverts, Mack.

— Je ne te promets rien, mais j'essayerai.

— Qu’est-ce qu’une promesse ? demanda-t-elle joyeusement en partant.

Il la regarda monter dans la Ford et s’éloigner, puis il quitta la maison et descendit vers le ponton. Il ôta le silencieux du Beretta, et enclencha un nouveau chargeur.

Un grand ferry – peut-être celui qu’il avait vu plus tôt – avançait lentement à deux cents mètres de la plage. Le navire était rempli d’hommes; les mercenaires de Barney Mathilda.

Lorsque Bolan arriva sur le ponton un petit dinghy quitta le ferry et commença à s’approcher de la rive. Il y avait trois hommes à bord; ils étaient en tenue de combat et portaient des armes automatiques. Lorsqu’ils arrivèrent à vingt mètres du bord, Bolan tendit le Beretta et tira rapidement trois fois. Les coups de feu firent écho sur la surface de l’eau tandis que les trois hommes basculaient et disparaissaient dans les vagues. Le dinghy fit un écart puis demi-tour et commença à regagner seul le large. Bolan tira encore trois fois et le petit bateau fut transpercé au niveau de flottaison et se mit à couler.

Le ferry parut marquer le coup, ralentir, puis reprendre son chemin à toute vapeur.

Bolan revint vers la maison puis regagna la caravane ou il brancha son émetteur.

Il était 18 h 10 et l’empire touchait à sa fin…

CHAPITRE XXII

— Air Wick, ici Harpie. Tu m'entends ?

— Cinq sur cinq, Harpie.

— Peter nous a envoyé son bataillon. Tu as des hélicos ?

— Affirmatif. Quelle est la situation ?

— J'ai quitté le point de contact et je m'en éloigne. Le bataillon se trouve sur un ferry rouge et blanc. J'estime qu'ils sont à peu près deux cents et qu'ils disposent d'une vingtaine de véhicules. A toi.

— Où vont-ils ?

— Ils cherchent sûrement un appontement. Il y en a un à dix minutes d'ici au nord-est.

— Entendu. Je te conseille de les suivre du regard mais de me laisser m'en charger au débarquement. Ne t'approche pas de la zone de combat.

— Entendu, je te tiendrai au courant.

— Une seule question, Harpie. Est-ce que Peter est sur le ferry ?

— Peter est mort.

— Où ?

— Dans son antre. Ton agent Palmer te donnera tous les renseignements utiles et t'y emmènera. Elle a réussi un coup de maître. Les honneurs lui reviennent de droit.

— Entendu, Harpie. Terminé.

— Terminé.

— Où en es-tu, Billy ? demanda Bolan au téléphone.

— C'est de plus en plus tendu ici, monsieur. Où êtes-vous ?

— J'arrive. Que se passe-t-il ?

— Manny Girolta va débarquer avec cinq limousines bourrées d'hommes. Il est devant le portail, et je ne sais pas comment on va pouvoir continuer de les empêcher d'entrer.

— Combien d'hommes as-tu ?

— J'ai honte. Il ne m'en reste qu'une vingtaine. Il y a eu des désertions, monsieur.

— Passe-moi David.

— Je ne sais pas. Il a la tête d'un homme de cent ans. Je l'ai vu vieillir devant mes yeux. Ses cheveux deviennent blancs. Il refuse d'ouvrir la bouche. Je peux tenir l'appareil près de son oreille, j'imagine qu'il vous entendra. Peut-être lui direz-vous quelque chose qui le fera réagir.

— Passe-le-moi.

— L'appareil est en place, monsieur.

— David, écoute-moi ! Il faut oublier ce qui aurait pu se passer. Il faut confronter la réalité. Tu ne seras jamais le grand chef de New York. Et alors ? Ce n'est pas une place si enviable. Mais tu vas y laisser ta peau si tu ne réagis pas. Ecoute-moi. Je n'ai aucune intention de te supprimer. J'en ai eu l'occasion à plusieurs reprises et je n'en ai pas profité. En revanche, Manny Girolta et ses hommes ne demandent que ça. Ils sont devant et ils attendent. Mais ils ne sont pas seuls; Peter a envoyé une véritable armée pour te faire la peau. Ses hommes vont débarquer d'un instant à l'autre. Je peux te tirer d'affaire. D'ailleurs, je tiens à ce que tu t'en tires. David, réponds-moi.

— Il ne veut rien dire, monsieur Oméga.

— C'est parce qu'il est exactement ce que tout le monde prétend : une lope sans couilles. Une tante. Dire qu'il avait la prétention de vouloir prendre tout en main !

— Je t'emmerde, Oméga, ou Dieu sait qui !

— Ah voilà qui est mieux. Mais tu ne pourras jamais m'emmerder si tu crèves.

— Qu'est-ce que tu me proposes ?

— De t'en sortir. Si tu le veux.

— Je le veux ! Oui, je le veux !

— Alors ne bouge pas d'où tu es. Regarde par la fenêtre. Tu sauras faire ce qu'il faut lorsque le moment sera venu. Billy !

— Oui, monsieur. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Tu es un type très bien, Billy. Souviens-toi de ce dont on a parlé. Appelle qui tu sais demain. N'oublie pas.

— Non, monsieur. Mais je voulais dire…

— Je sais ce que tu voulais dire. Voilà ce que tu vas faire, Billy. Rassemble tes hommes. Passez par-derrière et sautez le mur. Filez et ne vous retournez pas.

— Monsieur Oméga, je…

— Tais-toi ! David et moi avons conclu un marché. Toi, tu dois filer par-derrière. Tout de suite ! Obéis !

— Fais ce qu'il te dit, Billy. Il sais ce qu'il fait.

— Bien, David. Merci, monsieur Oméga. Dieu vous garde.

— Et toi aussi, Billy. Toi aussi.

La tourelle monta lentement et sans un bruit. Les fusées étaient prêtes à partir. L'écran vert lumineux clignotait. Les cibles étaient choisies. Bolan régla parfaitement son tir et appuya sur son genou. La première fusée partit avec un sifflement aigu et apparut aussitôt sur l'écran. Une longue tramée blanche découpant l'air.

Trois, deux, un ! Impact !

La cible se désintégra, une explosion rougeoyante qui envahit l'écran vert.

En fait, une Cadillac explosa et fut soulevée à plusieurs mètres du sol dans une gerbe de flammes. Une pluie de débris métalliques retomba au sol, des corps déchiquetés furent rejetés tout autour.

Une seconde cible apparut, une seconde fusée décolla et de nouveau il y eut des morts et des blessés.

La troisième et la quatrième fusée partirent aussitôt, laissant un champ de bataille noirci, couvert de cadavres disloqués, de membres découpés, de têtes sans corps.

La tourelle reprit sa position habituelle. Bolan saisit le micro de son émetteur.

— Ici Harpie. Je présume que tu as tout vu ?

— Oui. J'y vais maintenant ?

— Il est prêt, il t'attend. Va le cueillir.

Au loin d'autres explosions éclaircirent le ciel au nord-est.

— Ici Air Wick. Je présume que tu as vu ça ?

— Oui. L'oraison funèbre pour Peter.

— Je serai là dans trente secondes.

Bolan chargea quatre nouvelles fusées dans la tourelle qu'il remit en position de combat. Il étudia l'écran et vit arriver un convoi de voitures qui s'immobilisa devant la grande maison. Hal Brognola descendit de la première voiture et avança vers la maison. La porte s'ouvrit et David Eritrea sortit sur le porche. Brognola continua d'avancer en lui tendant la main.

Bolan ne put s'empêcher de rire en les voyant échanger une poignée de main. Décidément, la victoire était complète cette fois.

Le convoi s'éloigna enfin.

Bolan regarda partir la dernière voiture puis il reprit sa place devant l'écran de tir. Il choisit quatre points d'impact puis activa les fusées.

A dix secondes d'intervalle les quatre fusées filèrent sur la vieille maison.

La bâtisse trembla, se fissura et finit par s'écrouler, dévorée par d'immenses flammes rouges.

— Adieu, Augie, dit l'Exécuteur. Tu étais le pire des fumiers.

EPILOGUE

Augusto Marinello fut mis en terre dans le comté de Queens dans l'Etat de New York par une matinée pluvieuse et grise. Le cercueil était resté fermé durant la messe, car ce qui restait d'Augie n'était pas plaisant à regarder. Un des policiers de service commenta :

— Un peu de viande grillée et des ossements tout noirs.

Il y avait peu de monde au cimetière et, pour la majeure partie, la foule se composait de journalistes et de policiers.

— Mais qu'est-ce que c'est ? demanda un reporter ébahi. On m'avait dit que ce serait comme pour un chef d'Etat. Où sont tous ses copains ?

Il n'y avait au cimetière que la moitié des personnes qui avaient assisté à la messe; c'était vraiment une cérémonie sans intérêt.

Parmi ceux qui s'étaient rendus à Queens, il y avait un grand policier new-yorkais qui était chargé de la brigade anticrime organisé, et son invité, un fonctionnaire de Washington.

— Tu ne m'as vraiment pas facilité la vie, dit William Rafferty à Hal Brognola.

— Mais je n'étais pas au courant, dit Brognola. Ils se sont éclipsés durant la nuit.

— C'était l'exode, précisa le flic mécontent. Ce qui n'est pas ce que j'appelle s'éclipser discrètement dans la nuit. On aurait dû me prévenir. Après tout, je suis censé savoir ce qui se passe dans le Milieu. Je connais plusieurs chefs de service qui auraient été enchantés d'apprendre qu'il n'y aurait qu'un petit enterrement sans histoires. On aurait pu éviter d'envoyer sur place des dizaines de policiers pour assurer le service d'ordre et la sécurité. On aurait pu...

— D'accord, d'accord, répondit Brognola. Mais tu sais je n'ai pas passé la soirée à regarder ce qui se passait sur le télex.

— Je sais, je sais, marmonna Rafferty. La morgue est bourrée. Les ambulances ont commencé à défiler depuis hier après-midi. Tu m'avais bien recommandé de regarder. Hélas ! je ne regardais pas où il aurait fallu. Je regardais tout ceux qui allaient filer en douce. Ton copain ne s'y intéressait même pas, n'est-ce pas ?

— Quel copain ? fit Brognola.

— Tu le sais parfaitement. Celui qui nous a fait cadeau de Fortuna, Pelotti, Gustini et Di Anglia. Sans compter leurs sbires. Ça ressemble à un séminaire de la Mafia, la morgue.

Brognola poussa un soupir.

— Tu es un flic efficace, Bill. New York est une ville propre.

— Elle ne l'a jamais autant été, dit Rafferty.

Il se mit à sourire malgré les grosses gouttes de pluie qui lui tombaient sur le visage. Brognola sourit aussi.

— Je vais avoir du travail par-dessus la tête pendant quelques semaines, histoire de mettre de l'ordre dans tous les renseignements qu'on vient d'obtenir. Il va me falloir plusieurs jours juste pour extraire les bandes de l'ordinateur à Long Island. Je vais te dire, Bill, je vais passer des jours heureux maintenant qu'ils sont tous crevés.

— N'insiste pas lourdement. Je t'offre à déjeuner ?

— Je ne peux pas. Je dois me trouver à Washington en fin d'après-midi, dit Brognola en souriant gaiement. Je dois présenter un certain monsieur à la commission d'enquête du Sénat.

— Vous vous amusez toujours, au Justice Department, grommela Rafferty. Nous jamais.

— Il faut dire qu'il y a certaines compensations qui font que notre tâche s'avère parfois assez plaisante.

Il allait continuer mais se tut brusquement. Il venait de voir une grosse masse obscure à travers la brume; cette présence le surprit momentanément. Mais il trouva ensuite tout à fait normal qu'elle soit là.

Il aurait parié n'importe quoi qu'il s'agissait d'une longue caravane GMC qui contenait encore plus de secrets que l'ordinateur de Barney Mathilda.

Il ne s'était pas trompé.

Une très belle jeune femme en imperméable blanc descendit de la caravane, entra dans le cimetière d'un pas décidé et se dirigea vers le rassemblement autour de la tombe d'Augie Marinello.

La caravane fit deux appels de phares puis s'éloigna dans la rue embrumée.

Brognola la regarda disparaître puis il fixa la jeune femme qui avait sans aucun doute accompli un des plus jolis coups du siècle.

Si elle était enchantée par sa victoire, elle ne le montrait pas. Brognola ne l'avait jamais vue d'aussi triste humeur.

— On ne peut pas gagner sur tous les tableaux, tu sais, dit Brognola à Sally Palmer.

— Je n'en ai rien à faire, grinça-t-elle. Il est complètement fou ! Qu'il aille se faire tuer si ça lui chante ! Mais ailleurs !

— C'est bien ce qui lui arrivera un jour, répondit doucement Brognola.

— Mais de qui parlez-vous ? demanda Rafferty.

— De quelqu'un que tu ne voudrais pas connaître, rétorqua Brognola. Bill, je te présente Sally Palmer; un de mes meilleurs agents. Tu peux la féliciter. Hier elle a tué un monstre.

— Je l'ai seulement découvert, dit doucement la jeune femme. Heureusement je n'étais pas seule.

— Bon, je crois savoir de qui on parle, dit Rafferty.

Il regarda le brouillard épais, cherchant en vain à distinguer la grosse masse de la caravane.

— Quelle sorte d'homme est-il ? demanda Rafferty.

— En ce moment, soupira Brognola, je te dirais que c'est un homme qui a mal, qui respire, qui mange, qui dort, qui a peur, qui est courageux et qui se demande souvent : à quoi bon ? En fait il est un homme comme toi et moi.

— C'est d'une rare prétention, monsieur Brognola, dit calmement Sally Palmer.

Brognola se mit à rire puis reprit une expression sérieuse, étant donné les circonstances.

Le cercueil commençait à disparaître dans la fosse.

Quelques instants plus tard Brognola avança jusqu'au bord, se baissa et saisit une poignée de boue qu'il laissa tomber sur le cercueil.

Le bruit mat et gluant de la terre mouillée signala la fin de l'empire. La fin d'une époque.

Le roi était mort, et il n'y avait pas de prince héritier.

C'était la fin de l'empire Marinello-Mathilda.